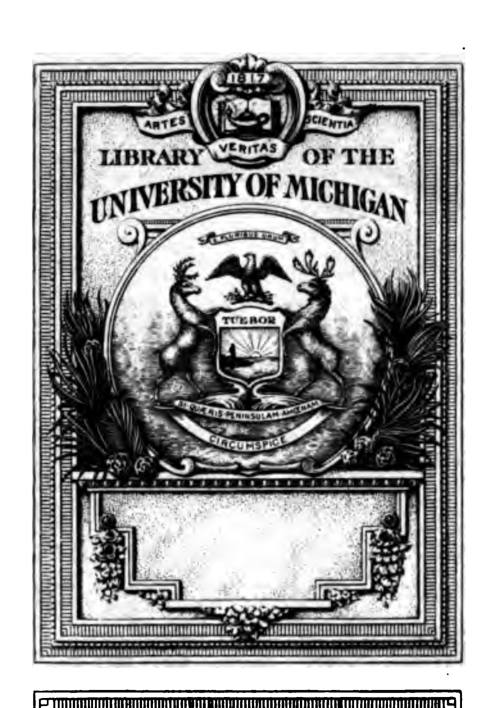
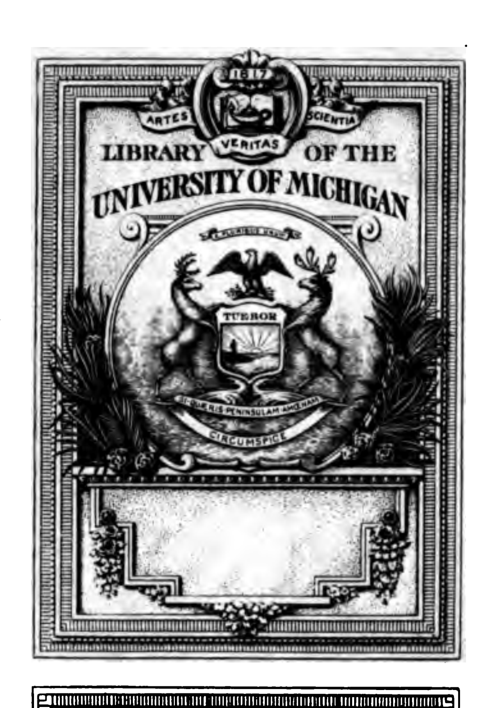

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Prix : 4 francs, et 4 francs 50 cent. par la poste.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

LES TROIS QUARTIERS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Louis Benoît PAR

MM. PICARD ET MAZÈRES.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
AU THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE 31 MAI 1827.

Troisième Édition.



A PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS :

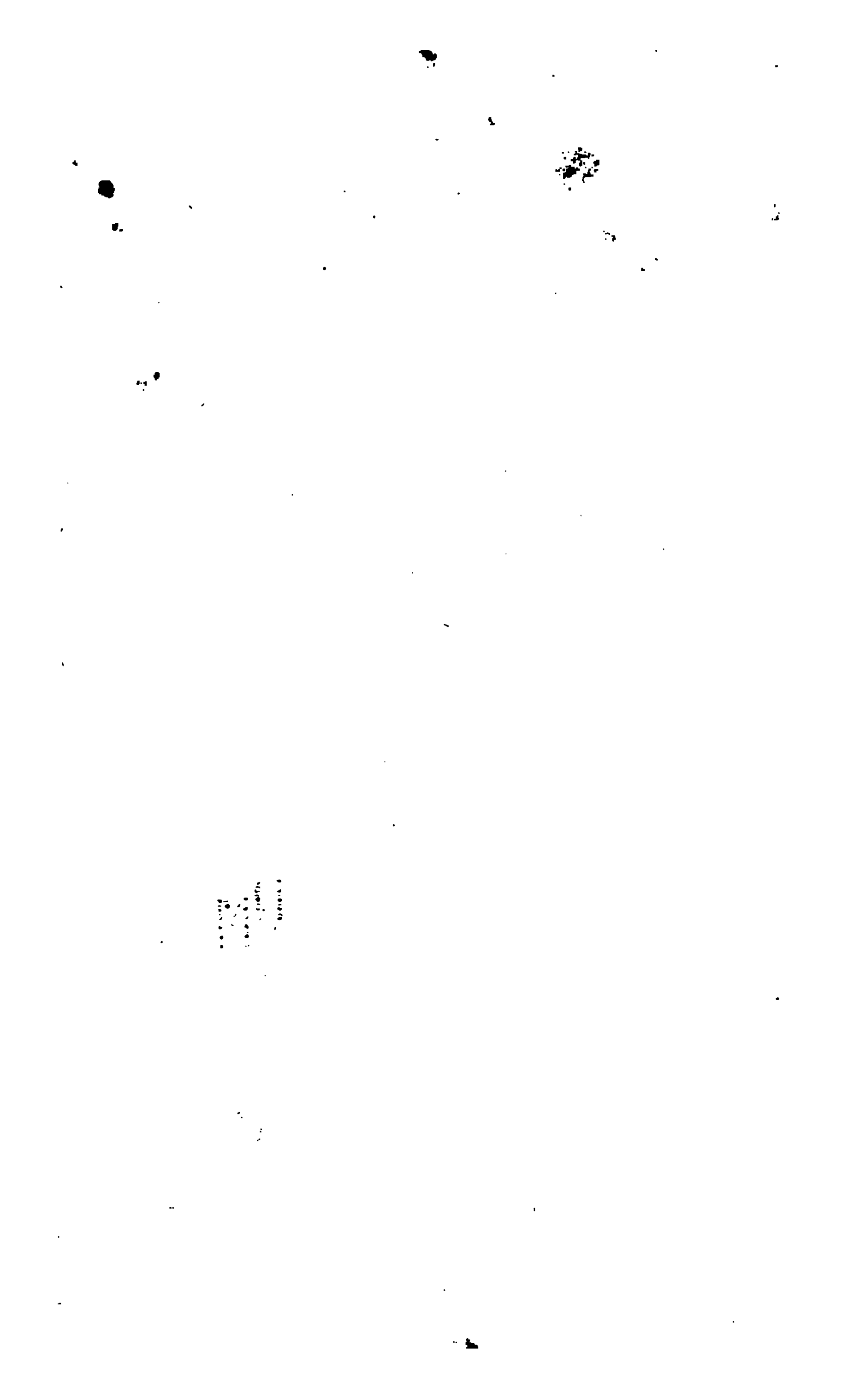
LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE
ET AU PALAIS-ROYAL;

BARBA, COUR DES FONTAINES, N° 7.

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRES,

DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

M DCCC XXVII.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Cette pièce est un événement, et par son succès et par les idées politiques qu'elle soulève. Une préface était nécessaire pour expliquer la pensée consciencieuse des auteurs. Je les tourmentais pour en obtenir une, quand une lettre d'un de leurs amis est venue aider leur lenteur et seconder mon impatience. C'est une confidence de l'amitié qui, tout indulgente qu'elle soit, n'en paraîtra pas moins, nous l'espérons, l'examen de la justice; je me trouve heureux de la publier.

Paris, ce 12 juin 1827.

LADVOCAT.



A MES AMIS

PICARD ET MAZÈRES.

Mes chers amis, je n'ai pu assister à la représentation de votre comédie nouvelle; mais vous aviez pourvu à ma consolation en me confiant le manuscrit d'un ouvrage que je me suis trouvé avoir lu tranquillement à la campagne, pendant qu'on a dû l'applaudir avec bruit au théâtre. C'est une situation piquante que celle de deux auteurs comiques jugés le même jour par la solitude et par la foule. Peut-être ne serez-vous point fâchés de connaître et de comparer l'avis du silence et l'arrêt des bravos. De nos jours, nos hommes de lettres, plus modestes que nos hommes d'État, doivent accepter toutes les responsabilités.

J'ignore comment vous ont traités les journaux : je me tromperais fort cependant si, par des raisons différentes, ils ne vous avaient tous rendu justice. Ils valent mieux qu'on ne croit, les journaux. Ils sont enclins à la malice, dit-on; mais ce qu'on ne remarque point

assez, c'est ce respect pour le vrai talent qui ne manque jamais aujourd'hui dans leurs sentences les plus sévères. De toutes les opinions qui nous divisent, il s'est formé une sorte d'opinion supérieure que j'appellerais celle de la raison et de l'esprit, et avec laquelle je ne sache pas qu'un homme de quelque valeur soit en ce moment brouillé. Le *Constitutionnel* a eu des éloges pour l'éloquence politique de M. de Châteaubriand; la *Quotidienne* n'en refuserait pas à une comédie de M. Étienne.

Vous, mes amis, qui avez si bien saisi le caractère de notre époque, j'espère, en supposant le cas le plus désespéré, celui de quelques censures mêlées aux louanges, j'espère, dis-je, que vous ne tomberez point dans ce lieu commun de colère contre les journaux, qui ne va pas aux gens d'esprit. Remerciez ceux qui vous ont encouragés, remerciez encore ceux qui vous ont critiqués; remerciez tout le monde, car la popularité d'un succès se constate par le blâme comme par l'éloge, et s'accroît par la discussion.

Je me doute que les jugemens portés sur votre pièce le lendemain, pleins des impressions du moment, des effets de la scène, du jeu des acteurs, ont été surtout des jugemens dramatiques. Moi, qui ai été privé de tout cela, moi, qui ai ri de ce rire solitaire peut-être plus rare et plus indépendant, je vous dois un compte-rendu plus sérieux, un jugement littéraire et politique.

Et, d'abord, l'idée principale de vos *Trois Quartiers* est ingénieuse et vraie; il y a plus, elle est hardie

et consolante. La vanité, cette maladie française, appartient et appartiendra sans doute à tous les régimes. Elle a fait largement les frais de notre vieux répertoire: en se rajeunissant, en prenant des formes et des objets nouveaux, elle peut, elle doit enrichir aussi la nouvelle comédie. Vous avez bien pensé de nous, puisque vous nous avez crus encore quelquefois ridicules. Les Français de la Charte seront aussi généreux que ceux de l'ancien régime; ils auront aussi le courage, moins étourdi pourtant, d'entendre de piquantes vérités.

La vanité a, de nos jours, plus de trois masques; mais vous en avez délicatement borné le tableau à trois nuances principales. C'est un grand art que de savoir se restreindre. Le cœur humain a quelque chose d'uniforme, même dans ses variétés. Vous l'avez senti, en ne nous montrant l'orgueil, tel qu'il se produit de nos jours, que dans trois positions distinctes : rue Saint-Denis, fier de ses vingt commis, et de l'*acquisition* d'un gendre; à la Chaussée-d'Antin, content à peine de ses millions; au faubourg Saint-Germain, bercé par le souvenir de ses aïeux. Jusqu'ici l'idée n'est que dramatique; j'oserais même dire qu'elle ne serait que commode, si vous n'aviez pas été au delà. Mais, amis du théâtre, vous n'avez pas sacrifié l'honneur de votre pays à la gaieté, et la bonne fortune d'un sujet comique est devenue en même temps l'image d'une réconciliation possible entre les partis, et une bonne pièce, une bonne action; car cela en est une, que d'apprendre aux opinions, au pouvoir lui-même, qu'il

y a une autre politique que celle de la haine ; que nous avons tous assez souffert pour nous pardonner ; que nos antipathies réciproques tiennent plus à d'anciennes préventions qu'à des causes réelles, qu'il existe encore de vieux préjugés, mais qu'il y a aussi dans les cœurs une générosité jeune et vive, et qu'enfin la société vaut mieux qu'elle ne paraît, et mérite plus qu'elle n'obtient.

Nous vivons à une époque de transitions ; la grande affaire de la France , c'est l'union du passé et du présent , le mariage des antiques souvenirs et des droits nouveaux, la réalisation par les lois de ce que les mœurs ont déjà fait. Mes amis, le cœur seul peut ici vous louer pour la pensée touchante qui domine vos spirituelles épigrammes. Il est assez curieux que la comédie prenne l'initiative sur la politique. Oh ! pourquoi tous les hommes d'État n'étaient-ils pas au parterre !

Je vous le repète, votre ouvrage me semble une œuvre de bonne foi. Votre gaieté a été impartiale comme la justice. Personne n'est immolé à personne. Vous n'avez voulu flétrir ni ces *pauvres* millionnaires qui ne sont plus des traitans, ni ces dignes gentilshommes qui ne sont plus des seigneurs. Votre Martigny a de la noblesse et de la générosité dans l'ame. On voit en lui l'homme un peu vain , mais la manière dont il oblige un ami fait deviner que son plus grand orgueil est encore celui de faire du bien. Votre vicomte Delbois est l'expression vivante du caractère le plus honorable, dont

le monde offre mille modèles, et dont je serais tenté d'appeler le rôle un commentaire animé de la Charte.

Il y a bien long-temps qu'au théâtre on plaisante sur la finance et sur la noblesse, sur les prétentions de tous les étages qui finissent toutes à la vanité. Mais que je vous sais gré d'être neufs sur un sujet si ancien ! Vous êtes donc *actuels !* passez-moi ce mot, dans la manière dont vous peignez les ridicules fins et légers, qui ont remplacé les ridicules, autrefois tranchans, des parchemins et des écus. Au faubourg Saint-Denis, on ne s'indigne pas contre les grandes dames ; on remarque seulement avec aigreur que quand elles viennent dans le magasin, *elles achètent, mais ne causent pas*. L'amour-propre de la banque est aussi vif, mais il est également aujourd'hui plus délicat. *Ces gens de qualité,* dit Martigny, *sont tous parens les uns des autres*. Au noble faubourg, on est si peu entêté des titres, que, comparant les positions sociales, parlant des regrets que la noblesse inspire à ceux qui en sont privés, un personnage s'écrie : *qu'ont-ils donc tant à nous envier!*

Le Desrosiers et le Després remplissent merveilleusement leurs plaisantes fonctions dans la pièce. Si le nombre de ceux qui font fortune à Colombie n'est pas considérable, si cette figure paraît un peu de fantaisie, en revanche, notre Paris fourmille de gens qui exploitent la fortune des autres, et cette seconde physionomie qui anime continuellement la scène est d'une telle ressemblance que chaque famille aura reconnu cet ami intime qui ne manque à aucune, qui n'a pas toujours des décora-

tions, mais qui a toujours de l'appétit. Et puis ce personnage toujours présent se modifie et se nuance avec une variété très amusante. Protecteur avec la bourgeoisie, familier avec la banque, souple et courbé avec la marquise d'Olmare, il présente son Desrosiers avec une grande fécondité de moyens, et celui-ci a une certaine bonhomie qui le sauve de la charge. D'ailleurs, un homme qui *a vu Bolivar* et qui a des millions, doit obtenir au théâtre comme dans le monde une bienveillance particulière.

Au milieu de toutes ces vanités aigres ou risibles, images de celles qui circulent dans nos salons, vous avez présenté un contraste charmant dans vos caractères de femmes; elles forment le lien de votre pièce, comme dans le monde elles sont la conciliation de tous les rangs et de tous les états. Là, elles tempèrent par leurs sentimens doux et bienveillans la malice naturelle de Thalie, comme ailleurs elles rapprochent tout par leurs grâces. Ce tableau de trois amies de pension, qui, malgré la distance qui les sépare, sont restées unies, offre à nos passions ce spectacle d'une concorde toujours possible, lorsque l'on veut seulement mettre la main sur le cœur: voilà, selon moi, du sentiment, de la vérité, et une morale consolante. *Ah! si les hommes voulaient ne pas oublier le collége*, est un élan de l'ame dont il est impossible de ne pas sentir la vive communication, et dont le succès devrait bien ne pas s'arrêter au théâtre! Jenny ne parle pas avec moins de raison que la comtesse de Montfort, et

son amitié pour Georgette laisse aussi échapper un mot vrai, qui peint les heureux effets de l'éducation actuelle des femmes: moi avoir de l'orgueil! *et pourquoi donc? j'en vois beaucoup autour de moi; c'est peut-être pour cela que j'ai su m'en garantir*. La Marquise elle-même, plus âgée que vos jeunes femmes, ayant déjà perdu quelques unes de leurs qualités pour prendre quelques uns de nos défauts; car, vers quarante ans, on dirait qu'elles se font hommes par la virilité de ridicules plus marqués: la Marquise d'Olmare, qui intrigue avec ferveur, se trouve douée de tous les travers que vous vouliez signaler! elle est intolérante; mais au fond elle est encore bonne, et, ne fût-ce que par orgueil aristocratique, capable d'excellentes actions. En fait de vertus, même accidentelles, il faut toujours prendre, sans trop savoir d'où cela vient.

Comme vos *Trois Quartiers* forment trois tableaux pleins de détails de mœurs et de l'esprit du moment, on pourrait bien vous dire qu'une pareille comédie rappelle le Gymnase; cela me semblerait à moi un éloge que le Théâtre-Français devrait mériter plus souvent.

Je ne vous parlerai pas de la question des genres que votre pièce pourrait soulever; ma lettre est déjà longue, et je ne voudrais pas ennuyer ceux qui m'ont tant amusé. Je vous ai donné beaucoup d'éloges ; ne vous en fâchez point, il y a encore plus de conscience que d'amitié dans mon analyse. Je serais bien attrapé si *les Trois Quartiers* n'obtenaient pas au théâtre le succès

que je leur prédis de la campagne. Cela regarde le public : on ne le fait pas voter comme on veut. Mais si paraventure la réussite ne répondait pas à votre attente, je vous consolerais d'avance par l'exemple d'un homme que j'ai beaucoup connu, puisque j'ai fait son éloge académique, par l'exemple de *Lesage* dont le *Turcaret* eût de la peine à s'établir, mais est resté et restera toujours. Je me résume : je crois à un succès. Je vous félicite donc, mes amis ; et vous surtout, mon cher Mazères, je vous dis avec orgueil que moi non plus je n'ai point oublié le collége !

Du château de Bardy (Loiret), 3 juin 1827.

A. MALITOURNE.

LES

TROIS QUARTIERS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DESROSIERS, négociant................	M. CARTIGNY.
DESPRÉS, son ami........................	M. MONROSE.
MARTIGNY, banquier..................	M. MICHELOT.
LE VICOMTE DELBOIS, colonel.........	M. FIRMIN.
BERTRAND, marchand de nouveautés.	M. GRANDVILLE.
GUSTAVE, son commis................	M. LECOMTE.
Mme BERTRAND...........................	Mme DESMOUSSEAUX.
LA MARQUISE D'OLMARE.................	Mlle LEVERD.
LA COMTESSE DE MONTFORT, sa nièce.	Mlle DUPUIS.
JENNY, sœur de Martigny..............	Mlle BROCARD.
GEORGETTE, fille de Bertrand.......	Mlle DESPRÉAUX.
HENRY, domestique de Martigny......	M. FAURE.
Un Domestique de la Marquise..........	M. LAFITTE.

Le premier acte se passe à la rue Saint-Denis, chez Bertrand.

Le deuxième acte, à la Chaussée d'Antin, chez Martigny.

Le troisième acte, au faubourg Saint-Germain, chez la marquise d'Olmare.

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente un salon au premier; trois fenêtres dans le fond, auxquelles sont suspendues en dehors des étoffes de tout genre; à gauche, une porte donnant dans les appartemens; à droite, un petit escalier tournant conduisant au magasin.

DEUXIÈME ACTE.

Un riche salon; lustres, tableaux, gravures, bronzes, candelabres, etc., etc, portes au fond, et des deux côtés.

TROISIÈME ACTE.

Un salon; portraits de famille; portes au fond et des deux côtés.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Solomé, directeur de la scène, au Théâtre-Français.

LES

TROIS QUARTIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESPRÉS, DESROSIERS.

(Ils entrent par la porte à gauche.)

DESPRÉS.

Arrivez donc, monsieur Desrosiers, arrivez donc! on vous appelle, on vous désire!...

DESROSIERS.

Vous êtes bien pressé, mon cher Després?

DESPRÉS.

Il me semble que vous devriez l'être plus que moi! vous êtes le marié, et je ne suis que le témoin! Il est

vrai que le modeste emploi de témoin présente plus de sécurité pour l'avenir!... Ce n'est pas aujourd'hui : jamais mariage s'annonça-t-il sous de plus heureux auspices? On vous apporte tous les élémens du bonheur; d'abord, une belle dot!...

DESROSIERS.

Ma femme a du mérite, je n'en disconviens pas...... Mais je suis riche aussi.... et je connais tout le prix de ma fortune, parce que je l'ai gagnée ! Mon histoire est toute simple. J'avais à peine vingt ans, lorsqu'au milieu du bouleversement général il me prend envie de m'expatrier; je pars, je m'embarque et je vogue vers l'Amérique méridionale. J'ai travaillé, j'ai fait le commerce avec les nouvelles républiques, je me suis enrichi..... Après douze ans d'absence, je reviens, je rencontre mon ancien ami Després... Je lui dis : Mon cher ami, me voilà! Je ne connais plus la France, je suis presque un sauvage; mais on est sauvage et on se marie..... Cherchez-moi donc une femme qui me convienne.... et surtout trouvez-moi de l'argent !

DESPRÉS.

Eh bien! qu'est-ce que j'ai fait? Moi, qui vois toutes les classes de la société; moi, qui suis le protecteur du commerce, l'ami de la Banque, le protégé de la no-

blesse; moi qui connais l'intérieur de toutes les familles, et qui pourrais même, au besoin, faire la biographie des demoiselles à marier... J'ai promis de vous improviser une union convenable! ai-je tenu ma parole? Après avoir modéré vos prétentions qui s'élevaient un peu trop haut, je vous ai présenté chez M. Bertrand, le respectable doyen des marchands de nouveautés de la rue Saint-Denis. Vous avez demandé la main de sa fille; on s'est empressé de vous l'accorder; Vous signez le contrat aujourd'hui... Je crois que vous n'avez pas à vous plaindre..... Et lorsqu'en moins de quinze jours, on se trouve marié... pour ainsi dire au débotté...

DESROSIERS.

Oui, mon cher... Oui, je vous ai déjà bien des obligations, mais je me trouve peut-être en position de vous en avoir encore de plus grandes!

DESPRÉS.

Parlez : de quoi s'agit-il? Vous savez que je ne me rebute pas facilement..... Les méchans m'appellent intrigant; je les laisse dire! mais je les défie bien de m'appeler égoïste! Egoïste! je ne sollicite jamais que pour les autres. Reçu dans les premières maisons de Paris, je me contente de mon revenu auquel je ne

touche pas; et pour prix des services de toute nature que je rends aux grands comme aux petits, je ne demande qu'un accueil amical, des invitations, des dîners, des cadeaux, des décorations! Je n'ai pas encore pu attraper la croix d'honneur, mais j'ai deux croix de Russie et l'ordre de l'Eperon d'or : c'est toujours quelque chose!....

DESROSIERS.

Mon cher Després, je n'ai pas de grands cordons à ma disposition, mais vous savez que ma reconnaissance...

DESPRÉS.

Je suis à vos ordres.

DESROSIERS.

Personne ne peut nous entendre?

DESPRÉS, allant à l'escalier.

Personne!..... le magasin est dans son coup de feu. Votre jolie future, mademoiselle Georgette, s'amuse à tenir les livres de commerce, dans le petit cabinet grillé; madame Bertrand, au comptoir, reçoit l'argent et rend l'appoint; le père Bertrand commande la manœuvre à la moitié de ses commis, qui déploient, mesurent et emballent les marchandises, tandis que l'autre moitié est en course pour les porter aux quatre

coins de Paris. La boutique est encombrée de femmes de campagne, de bourgeoises, de financières, d'actrices, de marquises!... Tous les rangs sont confondus : il n'y a de préférence que pour les riches!.....

DESROSIERS.

Mon ami, je suis bien en peine... Apprenez qu'hier soir, en rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre... une lettre du Hâvre.

DESPRÉS.

Ah! mon Dieu! est-ce que vos deux bâtimens...

DESROSIERS.

Au contraire! les cargaisons ont été vendues sur place, et bien au-delà de mes espérances;..... et mon troisième navire, que je croyais perdu, vient d'arriver triomphant dans le port. Ainsi, mon cher, ma fortune est doublée. Tenez... voyez... Voilà les traites qu'on m'annonçait hier, et que je reçois à l'instant.

DESPRÉS.

Votre fortune doublée! Ah! mon ami, vous savez si je vous aime! Mais où voyez-vous donc là un malheur?

DESROSIERS.

Comment! vous ne devinez pas? Maintenant que je suis à la tête d'un capital considérable, est-ce que je

peux épouser la fille d'un marchand qui n'a qu'une misérable dot de cent mille francs?

DESPRÉS.

C'est juste !

DESROSIERS.

Puisque je donne plus, est-ce que je n'ai pas le droit de prétendre à beaucoup plus?

DESPRÉS.

C'est du Barême tout pur !

DESROSIERS.

Ecoutez, Després. J'ai toujours eu de l'ambition, et depuis mon nouveau bonheur, j'en ai encore davantage !... J'ai fait cette nuit le plus joli rêve : j'épousais une demoiselle noble qui me donnait un titre, une charge à la cour !.... Si vous pouviez...

DESPRÉS.

Ah! que vous arrivez bien de Colombie ! A quoi bon courir le monde si vous le connaissez si mal? Vous rêvez déjà que toutes nos nobles héritières vont venir en foule briguer l'honneur de vous appartenir ! Ce n'est pas que les pauvres jeunes personnes soient bien esclaves des préjugés ! eh ! bon Dieu ! leur tendre cœur ne demande qu'à s'élancer au devant de ce qu'on appelle des mésalliances ; mais elles sont défendues par

un rempart de grand's mamans et de douairières hérissées de morgue et de vanité, et qui n'abaisseraient leur orgueil que devant des fortunes colossales... Et vous n'en êtes pas encore là!.. Il vous faudrait passer sur un pont d'or, pour arriver au noble faubourg!.. Croyez-moi, monsieur Desrosiers, croyez-en mon expérience, vous n'êtes mariable que sur la rive droite de la Seine!

DESROSIERS.

Puisque vous me l'assurez... A quoi sert donc l'argent? Eh bien! donnez-moi une fille d'agent-de-change?

DESPRÉS.

De votre temps, il y a douze ans, les agens-de-change avaient des filles; mais ils n'en ont plus!

DESROSIERS.

Comment! ils n'ont pas de filles?

DESPRÉS.

Ils sont tous si jeunes! c'est tout au plus s'ils ont des femmes! Dans le notariat, je n'ai rien de disponible pour le moment... Mais attendez: au lieu de tâtonner et de chercher au hasard, pourquoi n'irions-nous pas droit à la source des richesses? Quoique absent de France, vous avez entendu parler d'un des plus riches et des plus honorables banquiers de la capitale, le jeune M. Martigny?

DESROSIERS.

J'ai été en correspondance avec lui.....

DESPRÉS.

Voulez-vous adorer sa sœur?

DESROSIERS.

Je ne demande pas mieux.

DESPRÉS.

Dix-neuf ans, des grâces, de l'esprit, cinq cent mille francs, deux beaux yeux!... Le tout en commandite dans la maison de son frère!...

DESROSIERS.

Ah! mon ami! des grâces, cinq cent mille francs! Vous savez que je suis vif et hardi dans tout ce que j'entreprends!.... Si vous arrangez cette affaire, vous pouvez compter...

DESPRÉS.

M. Martigny donne ce soir un grand bal.... Je vais sur-le-champ lui parler et entamer la négociation, tandis que vous, vous romprez avec ces petites gens!...

DESROSIERS.

Rompre! voilà le difficile. Les choses sont si avancées! Il faut des ménagemens : un éclat pourrait me nuire.

DESPRÉS.

On se tire de tout avec de l'esprit!....

DESROSIERS.

Je comprends bien, et je n'en manque pas!....

DESPRÉS, à part.

Oui, de l'esprit de négociant; tout juste ce qu'il faut pour faire fortune. (Haut.) Voyez, cherchez quelque expédient; moi, je me charge de vous présenter aujourd'hui à l'aimable Jenny...

DESROSIERS.

Jenny! quel joli nom!

DESPRÉS.

C'est un nom de la Chaussée-d'Antin. Silence! voici la rue Saint-Denis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTRAND, MADAME BERTRAND, GEORGETTE.

(Ils entrent par le petit escalier.)

BERTRAND.

Point de crédit; au comptant, et on ne marchande pas: tout à prix fixe; c'est écrit sur l'enseigne! Ah! c'est vous, mon gendre! Votre serviteur, monsieur Desprès.

MADAME BERTRAND.

Respirons! la matinée a été bonne pour la vente!

Vous ètes ici, monsieur Desrosiers! Georgette! Georgette! Mais venez donc, mademoiselle?

GEORGETTE.

Me voici, maman.

MADAME BERTRAND.

Est-ce qu'on ne vous a pas dit que M. Desrosiers était ici?

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, maman; et même cela m'a troublé dans une addition qu'il m'a fallu recommencer.

DESROSIERS.

Pauvre petite! je la trouble dans ses additions!

MADAME BERTRAND.

Eh bien! mon gendre, voici l'heureux moment qui approche.

DESROSIERS.

Oui, il approche l'heureux moment. Je ne sais que leur dire.

BERTRAND.

Vous devez être bien content?

DESROSIERS.

Très content, enchanté.

DESPRÉS.

Quand on se marie on est toujours gai... Mais on a une gaité... concentrée.

MADAME BERTRAND.

Voyez comme ma fille est radieuse! Eh mais, riez donc, mademoiselle!

GEORGETTE.

Je fais ce que je peux, maman.

BERTRAND.

C'est pourtant à vous, monsieur Després, que nous devons l'acquisition de notre gendre.

MADAME BERTRAND.

M. Després ne ressemble pas à tant d'autres. Parce qu'il fréquente les hautes sociétés, il ne dédaigne pas les bourgeois.

DESPRÉS.

Braves et honnêtes gens que vous êtes! Lancé dans le tourbillon du grand monde, je vois toutes les supériorités de la capitale... Je dîne même chez elles... Pourquoi? parce que l'amitié et l'appétit sont naturellement de tous les quartiers: n'est-ce pas, papa Bertrand? Mais après avoir quitté les hôtels de l'aristocratie, après avoir fait le wisk de la marquise d'Olmare, quand j'ai vu tout ce que la finance a de plus brillant, quand j'ai fait les honneurs du salon de M. Martigny, c'est chez vous que je viens me délasser des fatigues de l'étiquette, et retrouver cet abandon, cette franchise et ces

mœurs patriarchales qu'on ne rencontre plus que dans le commerce!... Bons et modestes citoyens! voilà qui va vous payer de toutes vos vertus! Je vous donne un gendre distingué par les qualités de l'ame et de l'esprit, un homme qui a fait sa fortune et son instruction dans de longs voyages, qui a visité Buénos-Aires, Santa-Fé et Caracas, qui vient d'attacher son nom à l'émancipation du Nouveau-Monde, un homme qui a vu Bolivar... Car, vous ne le savez peut-être pas, madame Bertrand, il a vu Bolivar!....

MADAME BERTRAND.

Entends-tu, ma fille?

DESROSIERS, bas à Desprès.

Ne me vantez donc pas tant..., ils tiendront encore plus à moi.

BERTRAND.

Nous rendons justice au mérite de M. Desrosiers; mais il ne fait pas un trop mauvais mariage!.... Georgette a été élevée avec les premières demoiselles de Paris... une éducation de princesse! parce que, maintenant, la fille d'un marchand de nouveautés..... Dame! c'est que!... autrefois les négocians en étoffes avaient tout au plus trois ou quatre commis qui se promenaient les bras croisés dans la boutique. Aujourd'hui, quinze,

dix-huit, vingt commis : j'en ai vingt-deux, et tous occupés! Pourquoi cela? Parce que l'aisance plus répandue.... la laine plus délicatement travaillée.... le luxe qui est de toutes les classes.... le coton substitué à la toile..... nos relations avec l'étranger, et beaucoup d'autres causes!...Finalement, on gagne de l'argent et on marie ses filles.... On m'a expliqué cela au dernier collége électoral!....

DESPRÉS.

Et vous nous l'expliquez vous-même avec une profondeur...

BERTRAND.

Ah! à présent, nous autres marchands, nous sommes forts en littérature et en politique... Tenez, j'ai Gustave, un de mes jeunes gens, qui tourne fort joliment le couplet. C'est tout simple : il va si souvent au spectacle... le dimanche. Ah! ça, monsieur Després, vous nous ferez l'honneur d'assister ce soir à la signature du contrat?

DESPRÉS.

Certainement. (A Desrosiers.) Dites donc quelque chose.

BERTRAND.

Nous n'aurons pas autant de monde que le jour de la noce, chez Grignon!

MADAME BERTRAND.

Rien que la famille, trente-huit personnes. Nous les avons comptées : n'est-ce pas, Georgette?

GEORGETTE.

Oui, maman, trente-huit.

BERTRAND.

Vous verrez que la famille dans laquelle vous allez entrer n'est pas à dédaigner.

MADAME BERTRAND.

Il y a des confrères ; un employé à la poste, deux au Trésor.

BERTRAND.

La veuve d'un commissaire priseur... Et puis, le savant de la famille, un pharmacien!...

MADAME BERTRAND.

Il est fâcheux que vos parens ne soient pas à Paris.

DESROSIERS.

Oui, c'est très fâcheux. Je regrette surtout mon oncle de Lyon : je lui avais écrit...

DESPRÉS.

Heureux Desrosiers! Ah çà, mes amis, je vous laisse : j'ai une affaire grave à terminer...

MADAME BERTRAND.

Monsieur Després ; en descendant, donnez donc un

coup d'œil à la corbeille que ma fille vient de recevoir.

DESROSIERS.

Oh! c'est vrai; moi qui ai envoyé la corbeille!

MADAME BERTRAND.

Georgette est bien contente : c'est d'un si bon goût! Excepté les bijoux, tout a été pris dans notre magasin.

DESPRÉS.

Madame Bertrand sait concilier l'amour maternel et l'esprit du commerce. Au revoir, monsieur Bertrand; je vous salue de tout mon cœur. (Rencontrant Gustave qui entre par l'escalier.) Ah! c'est M. Gustave! il est tout en nage. Il a fait bien des courses, le pauvre garçon!

SCÈNE III.

GEORGETTE, BERTRAND, MADAME BERTRAND, DESROSIERS, GUSTAVE, portant deux pièces d'étoffes, et un sac d'argent.

GUSTAVE.

Madame, voilà le montant des factures que vous m'aviez remises; tout le monde a payé. Voici les deux pièces de popeline que vous m'avez chargé de prendre rue du Sentier.

MADAME BERTRAND.

Fort bien; je vais compter l'argent.

BERTRAND.

Avez-vous passé au tribunal de commerce, pour déclarer que j'accédais au contrat d'union de ce pauvre Morin?

GUSTAVE.

Je vous demande bien pardon, monsieur; on m'a fait attendre dans plusieurs maisons, et j'ai oublié...

BERTRAND.

Comment! vous avez oublié! encore une gaucherie! Hier, vous laissez la marchandise, et vous ne prênez pas l'argent!... depuis quelques jours vous faites tout de travers!...

MADAME BERTRAND.

Ne le grondez pas; il avait tant de choses à faire!

BERTRAND.

Fort bien! M. Gustave est votre favori!....

DESROSIERS.

Allons, allons, mon cher monsieur Bertrand, de l'indulgence pour ce jeune homme!

GUSTAVE.

Monsieur, je n'ai pas besoin... (Se reprenant.) Je vous remercie d'intercéder pour moi. Je vais retourner...

BERTRAND.

Restez, restez; je monterai au tribunal en allant en Bourse.

GUSTAVE.

Tout à l'heure, en rentrant, j'ai trouvé le clerc du notaire, qui vous attend dans votre cabinet; il est monté par le grand escalier.

BERTRAND.

C'est pour préparer le contrat! Venez avec moi, mon gendre!

DESROSIERS.

Avec grand plaisir!... sans doute....

GUSTAVE, à part.

C'est bien dur d'être obligé d'annoncer moi-même le clerc du notaire.

DESROSIERS, à part.

Être forcé de donner mon avis sur un contrat que je ne veux pas signer! Eh mais! la bonne idée! Si je faisais naître quelque chicane sur les articles... (Haut.) Monsieur Bertrand, nous n'aurons pas de difficultés!.... Madame et mademoiselle ne viennent pas avec nous?

BERTRAND.

Ah! bien oui! Est-ce que les femmes entendent quelque chose aux affaires? Venez donc, mon gendre, venez donc. (Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, MADAME BERTRAND, GEORGETTE.

MADAME BERTRAND.

Un moment, s'il vous plaît, monsieur Gustave; j'ai à vous parler! et vous, mademoiselle, allez tenir ma place au comptoir. Va, cela ne durera pas long-temps! après ton mariage, tu seras une grande dame! tandis que ta pauvre mère... Ah! qu'il me tarde que M. Bertrand ait fini sa fortune! Une fois retiré, il pourrait encore gagner de l'argent en négociant sur le papier. Mais qu'est-ce que tu as donc, mon enfant? Toi qui étais si vive, si gaie... Tu es d'un triste...

GEORGETTE, *regardant Gustave.*

C'est que je réfléchis!

MADAME BERTRAND.

Tu auras le temps de réfléchir quand tu seras mariée! dépêche-toi de préparer la liste des invitations pour la noce..... Gustave nous fera le plaisir d'écrire les lettres...

GUSTAVE.

Moi, madame?

MADAME BERTRAND.

Sans doute; vous avez une si belle main! Et n'oublie pas d'inviter ton ancienne amie de pension, mademoiselle Martigny, avec qui tu as renoué connaissance l'autre jour.

GEORGETTE.

Cette bonne Jenny! J'avais promis d'aller la voir.

MADAME BERTRAND.

Tu iras, mon enfant, tu iras, et le plus tôt possible... La sœur d'un banquier et la fille d'un négociant, la différence n'est pas si grande. D'ailleurs mademoiselle Jenny est très bien. Je la regardais lorsqu'elle est venue faire des emplettes au magasin; elle a l'air très comme il faut..... Elle n'a rien marchandé..... Par exemple, nous n'aurons pas besoin d'écrire à ton autre camarade, la comtesse de Montfort.

GEORGETTE.

Il y a si long-temps que je ne l'ai revue!

GUSTAVE, occupé à feuilleter les registres.

Sa tante, la marquise d'Olmare, est venue hier; elle a choisi dix aunes de gros de Naples que je dois lui porter demain.

MADAME BERTRAND.

C'est fier, ces dames du faubourg Saint-Germain!

Ça achète, mais ça ne cause pas. Allons, descends, ma fille, descends.

GEORGETTE, en s'en allant.

Oui, ma mère. Ce pauvre M. Gustave, qui va être forcé de faire les billets d'invitation. (Elle descend.)

SCÈNE V.

MADAME BERTRAND, GUSTAVE.

MADAME BERTRAND.

A nous deux, monsieur Gustave! J'ai pris votre parti devant M. Bertrand; mais moi aussi je suis fort mécontente de vous.

GUSTAVE.

De moi, madame?

MADAME BERTRAND.

Oui, monsieur. Autrefois vous étiez le plus alerte et le plus intelligent de nos commis; quand on vous avait envoyé en course, vous reveniez sans avoir rien oublié, et vous nous racontiez toujours quelques drôles d'histoires que vous aviez apprises en route : vous étiez gentil, aimable.....; vous contrefaisiez toutes les pratiques! vous amusiez tout le monde! Maintenant vous êtes distrait, bourru; vous regardez toujours en des-

sous, comme un tyran de mélodrame. Je sais que vous avez de l'amitié pour nous et que vous êtes content de voir que nous marions bien notre fille; je sais cela : mais il ne faut pas que la joie change votre caractère.

GUSTAVE.

Je vous remercie de vos avis, madame; je tâcherai de me corriger, de prendre sur moi...

MADAME BERTRAND.

Vous finiriez par vous faire haïr : il n'y a pas jusqu'à mon gendre que vous n'ayez l'air de bouder.

GUSTAVE.

Lui, madame! Tout à l'heure je viens d'exprimer devant vous combien je lui savais gré de ce qu'il voulait bien prendre ma défense.

MADAME BERTRAND.

C'est bon, c'est bon!... Il y avait dans votre ton un petit air qui ne m'a pas plu... et que vous avez encore en me parlant de lui. Prenez garde, c'est que M. Bertrand se fâcherait.

GUSTAVE.

Madame n'a pas autre chose à m'ordonner ?

MADAME BERTRAND.

Non : retournez au magasin, et que je n'entende pas parler de disputes.

plus heureux, j'accroche une calèche... C'était celle de M. Martigny, qui revenait du Diorama. Je m'élance à la portière...

DESROSIERS.

Bon! Vous lui avez parlé de moi?

DESPRÉS.

J'ai glissé quelques mots; mais ne pouvant pas aborder la grande question, je lui ai demandé un moment d'entretien, et à trois heures précises nous le trouverons à la Banque. De plus, j'ai la permission de vous amener à son bal : c'est une grande faveur. Un bal où sera tout Paris! Quand je dis tout Paris.... les gens distingués. Votre ancienne famille Bertrand n'y sera pas, vous pouvez être bien tranquille! il avait déjà refusé trois cents invitations...... Mais à son ami Després...

DESROSIERS.

Vous êtes un homme charmant!

DESPRÉS.

Je le sais bien! Maintenant, apprenez que vous êtes sauvé! Où en êtes-vous ici?

DESROSIERS.

Ah! mon cher, ils tiennent à moi! ils y tiennent!... et je ne peux pas leur en vouloir, c'est si naturel!

DESPRÉS.

Eh bien! l'amour, oui, l'amour qui se mêle de tout vient d'arriver à votre secours!... Écoutez-moi : j'accourais en toute hâte ; je traversais le magasin ; votre jolie prétendue était au comptoir ; elle tenait son ouvrage d'une main, son aiguille de l'autre, et restait dans la plus stricte immobilité!... En passant, je l'ai saluée gracieusement, comme je salue toujours ; elle n'a pas fait la plus légère attention à moi!... Alors j'ai cherché quel objet pouvait ainsi captiver son attention, et j'ai vu bien distinctement qu'elle était dirigée sur M. Gustave, qui venait de descendre.

DESROSIERS.

M. Gustave!

DESPRÉS.

Oui, ce petit commis champenois, qui se mêle parfois de faire le goguenard avec nous! Je ne sais quel mouvement, ou plutôt quel instinct de curiosité m'a porté à pousser plus loin mes observations. Sans aucune espèce d'affectation, je me suis mis à causer politique avec deux autres jeunes gens du magasin, et cependant je ne perdais de vue ni M. Gustave ni Mlle Georgette! Tout en déployant une pièce de jaconnas, le jeune homme jetait des regards en dessous sur la jeune per-

sonne, qui, dès qu'elle s'en apercevait, reprenait vivement son ouvrage, tandis qu'alors le jeune homme, interrompant le sien, avait les yeux comme attachés sur la jeune fille avec une expression plus amoureuse et par conséquent plus niaise qu'on ne peut se le figurer! Tout à eux-mêmes, seuls dans l'univers au milieu de vingt personnes, je les voyais causer des yeux, et vous savez que le langage des yeux marche avec la rapidité de l'éclair!... En cinq ou six secondes ils ont eu cinq ou six conversations... des conversations suivies!..

DESROSIERS.

En vérité! Et vous en concluez...

DESPRÉS.

J'en conclus qu'il y a regrets... sympathie... amour!

DESROSIERS.

Oui, il y a amour!... Et quand je me rappelle l'humeur de M. Gustave, la tristesse de ma future... mille petites circonstances... Est-ce que vous ne vous étiez pas déjà aperçu?...

DESPRÉS.

Pardonnez-moi;... mais comme jusqu'ici vous vouliez épouser... j'avais cru inutile et même inconvenant... de vous avertir... Quand on est marié, on ne doit pas savoir....

DESROSIERS.

C'est juste!... Ce petit commis! oser élever ses prétentions jusqu'à la fille de son patron.... et se faire aimer... de préférence à moi! Eh mais! j'oublie que cela m'est utile! mon ami, mon cher ami Desprès, je sais ce que j'ai à faire. Laissez-moi seul; je vais leur parler avec feu, avec éloquence.

DESPRÉS.

Oui, avec éloquence!... en avez-vous?

DESROSIERS.

J'en avais avant mon départ pour l'Amérique! J'étais clerc d'avoué! Si dans une demi-heure vous ne me retrouvez pas libre et dégagé de ma parole!...

DESPRÉS.

Justement, la marquise d'Olmare m'a prié de lui louer pour demain une loge au théâtre de MADAME. Ce n'est pas loin, j'y cours!...

DESROSIERS.

Ah! vous vous chargez...

DESPRÉS.

Oui; cela m'arrive souvent!... Je paie la loge, on me rembourse le prix, et l'on m'offre un coupon : c'est l'usage. Il faut dire au jeune Gustave que vous voulez lui parler, n'est-ce pas? Allons, du cou-

rage..... quel diable! vous n'êtes pas fait pour végéter.....

DESROSIERS.

Non, je ne suis pas fait pour végéter au milieu de leur laine, de leur coton, et de leurs parens pharmaciens!...

DESPRÉS, appelant.

M. Gustave! M. Gustave!

DESROSIERS.

Je vais lui parler... Je ne sais pas encore ce que je lui dirai; mais livrons-nous à nos inspirations, et ne perdons pas la tête.

DESPRÉS.

Du sang-froid, du calme. (A Gustave.) Jeune homme, voilà M. Desrosiers qui voudrait causer avec vous. (A Desrosiers.) Et surtout de beaux mouvemens... partant de l'ame... si vous pouvez!

(Il descend.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DESROSIERS.

GUSTAVE.

Vous voulez causer avec moi, monsieur?

DESROSIERS.

Oui, jeune homme; les momens nous sont chers,

expliquons-nous donc clairement et avec franchise.

GUSTAVE.

Je suis prêt à vous répondre, monsieur. (A part.) Est-ce qu'il aurait envie de me chercher querelle? Je le voudrais.

DESROSIERS.

M. Gustave, croyez-vous que les sentimens secrets d'un jeune homme sans expérience puissent échapper à ma pénétration? Le croyez-vous?

GUSTAVE.

Vous m'avez dit que vous alliez me parler clairement, et je ne vous comprends pas.

DESROSIERS.

Vous allez me comprendre... Il y a quinze jours, je me suis présenté dans cette maison; j'ai demandé la main de Mlle. Bertrand; j'ai été agréé par le père, par la mère!.. la jeune personne elle-même n'a pas dédaigné mes soins... La vanité ne m'aveugle pas sur mes qualités, et j'avoue que ma fortune a pu contribuer à me rendre un parti convenable.

GUSTAVE.

C'est fort possible!

DESROSIERS.

Mlle Georgette est charmante! Je serais heureux et



fier de devenir son époux ; mais, je l'avoue, je gémirais si mon bonheur devait faire le malheur d'un rival....

GUSTAVE.

Que dites-vous, monsieur ? (*A part.*) Aurait-il deviné ?

DESROSIERS, *à part.*

Il se trouble. Nous ne nous étions pas trompés. (*Haut.*) M. Gustave, j'adore Georgette.... je ne crois pas lui être désagréable... On va publier les bans... La corbeille est donnée... On doit signer le contrat ce soir... Eh bien ! tel que vous me voyez, je me sens capable d'un sacrifice... bien cruel sans doute, mais que j'aurai la force d'accomplir, si l'honneur me le commande, et si mon union doit coûter un soupir, un regret, à celle dont j'étais digne d'assurer la félicité !

GUSTAVE.

Ah ! monsieur, que j'étais loin de m'attendre ! (*Bas.*) Moi qui le croyais avide, intéressé...

DESROSIERS.

Mon jeune ami... oui, mon jeune ami, regardez-moi sans aucune crainte !... vous aimez Georgette ?

GUSTAVE.

Moi, monsieur ? Eh bien oui ! de toutes les forces de mon ame ! Votre confiance encourage la mienne, et voilà déjà que j'éprouve le besoin de vous ouvrir mon cœur.

DESROSIERS.

Parlez, parlez!... le mien a besoin de vous entendre. (A part.) Je ne m'en tire pas trop mal!....

GUSTAVE.

Depuis six mois que je suis ici, je n'ai pu voir Mlle Georgette sans l'aimer. Je ne suis pas tout-à-fait sans fortune. Mon père est un négociant de Reims, qui jouit de quelque aisance! Mais je suis si jeune qu'il ne songe pas encore à m'établir... Cependant M. et madame Bertrand m'avaient pris en amitié... Je me flattais que dans un an... dans deux ans, peut-être!.. mais vous avez paru... et tout a changé pour moi! Faut-il vous le dire? dès le premier moment, je vous ai vu avec une espèce de haine, et tout-à-l'heure encore j'aurais été bien aise que vous me cherchassiez querelle.... parce que.....

DESROSIERS.

Vraiment? comme vous y allez, jeune homme.

GUSTAVE.

Ah monsieur! je ne soupçonnais pas toute la beauté, toute l'élévation de votre ame...

DESROSIERS.

Ni moi non plus, mon cher; mais cela m'est venu comme un coup de foudre!.... Voyons!... causons

comme de vieux amis... Vous croyez-vous aimé de Georgette?

GUSTAVE.

Ah monsieur! jamais je n'ai osé! Mais non, sans doute! je ne suis pas aimé, puisqu'elle vous épouse!

DESROSIERS.

Cela ne prouve rien! on aime une personne... on en épouse une autre....

GUSTAVE.

Eh! monsieur, par quelles qualités aurais-je pu mériter son affection? Quelquefois cependant j'ai eu l'orgueil de penser... Il me semblait qu'elle aimait à se trouver avec moi; que mon caractère lui plaisait; que je la faisais rire : car nous étions fort gais avant votre arrivée.

DESROSIERS.

La remarque est très flatteuse! et c'est moi qui suis venu causer tant d'inquiétudes... Je serais assez cruel pour les prolonger, pour désunir deux cœurs formés l'un pour l'autre?... Non, ma résolution est prise.... et dès ce moment je renonce...

GUSTAVE.

Quoi! monsieur, vous pousseriez la générosité...

DESROSIERS.

Hélas! ne vaut-il pas mieux être généreux avant mariage, que jaloux après la cérémonie?....

GUSTAVE.

Ah! monsieur, vous êtes mon bienfaiteur, mon ange tutélaire!

DESROSIERS.

Ce bon jeune homme! il m'embrasse avec une effusion! Oui, je suis votre ange tutélaire! J'entends du bruit; on monte! C'ést elle! Restez, mon ami, restez... et laissez faire à mon zèle. (A part.) Décidément, j'en sortirai avec tous les honneurs d'un beau caractère!

SCÈNE X.

GUSTAVE, GEORGETTE, DESROSIERS.

GEORGETTE, se plaçant entre eux avec inquiétude.

Pardon, messieurs; mais voyant que votre entretien se prolongeait... je ne sais pourquoi... C'est un enfantillage de ma part... mais j'ai craint!... Depuis quelque temps... M. Gustave a l'humeur si querelleuse... J'ai cru pouvoir me permettre... On a besoin de vous au magasin, M. Gustave.

DESROSIERS.

Rassurez-vous, mademoiselle, nous sommes tous les deux de la meilleure intelligence! Venez, mon jeune ami!

GEORGETTE.

Eh bien! je croyais qu'ils voulaient se battre, et les voilà....

GUSTAVE, passant au milieu.

Ah! mademoiselle, vous voyez l'homme le plus délicat, le plus généreux!....

GEORGETTE.

Vraiment! je suis charmée de vous entendre, vous, M. Gustave, faire l'éloge de l'homme qu'on me destine; (à part.) je ne m'y attendais pas.

DESROSIERS, bas à Gustave.

Elle vous aime; il n'y a pas de doute.

GEORGETTE.

Et quel est donc ce grand acte de générosité qui vous jette dans l'admiration?

GUSTAVE.

Apprenez, mademoiselle, que le bon M. Desrosiers est prêt à renoncer à votre main, s'il faut que votre union avec lui vous coûte un soupir, un regret!... Voilà ses propres paroles.

GEORGETTE.

Prêt à renoncer à moi!... Serait-ce vrai, monsieur?

DESROSIERS.

Mademoiselle, si les circonstances étaient moins pressantes, je ne me permettrais pas de vous interroger avec autant de franchise, et même de brusquerie... mais vos parens sont là; nous n'avons pas un moment à perdre. N'est-il pas vrai, mademoiselle, que je n'ai pas eu le bonheur de vous plaire?

GEORGETTE.

Eh! mais, monsieur, vous me plaisez beaucoup en ce moment.

DESROSIERS.

N'est-il pas vrai que nous ne serions pas heureux ensemble?

GEORGETTE.

Je le crains.

DESROSIERS.

Elle est charmante! Vous l'entendez? c'est vous qu'elle préfère.

GEORGETTE.

Comment? lui! je n'ai pas dit cela.

DESROSIERS.

Sachez, mademoiselle, que cet aimable Gustave

vous aimait en silence ; qu'il était décidé à faire le sacrifice de son amour si vous m'aviez préféré à lui. Mais heureusement, c'est-à-dire malheureusement... vous ne me préférez pas...

GEORGETTE.

Quoi ! monsieur, vous consentiriez ?....

DESROSIERS.

Oui, mademoiselle ! je serai récompensé de ce douloureux sacrifice par la joie que je vous cause, par votre bonheur, (à part.) et par mon nouveau mariage !...

GEORGETTE.

J'entends mon père ! je me sauve !.

DESROSIERS.

Ne vous éloignez pas... Restez dans ce salon... Moi, je me charge d'aplanir toutes les difficultés.

SCÈNE XI.

MADAME BERTRAND, BERTRAND, DESROSIERS.

BERTRAND.

Voilà qui est fini, grace à Dieu ! Eh bien ! mon cher monsieur

DESROSIERS.

Ah! mon cher M. Bertrand! ma chère Mme Bertrand!

BERTRAND.

Qu'avez-vous donc?

DESROSIERS.

Vous êtes un homme... capable, Monsieur Bertrand; vous êtes un excellent père, et, comme le bonheur de votre fille n'en sera pas moins assuré, vous n'aurez pas besoin de faire comme moi un effort de courage!...

BERTRAND.

Ah mon dieu! que signifie ce ton grave et imposant que vous prenez là?

DESROSIERS.

Mon ami, c'est sur vous que je compte pour faire entendre raison à madame Bertrand, dont la vive sensibilité... (à part.) Je ne sais comment m'y prendre..

MADAME BERTRAND.

Que voulez-vous dire, mon gendre?

DESROSIERS.

Votre gendre? Ah! c'est un titre dont j'aurais voulu me glorifier! hélas! il faut y renoncer!

BERTRAND.

Renoncer!

DESROSIERS.

Ne me croyez aucun motif injurieux, ni à vous ni à votre famille! mais il ne m'est que trop prouvé que je ne suis pas aimé de l'intéressante Georgette.

BERTRAND.

Ah! Il faudra bien qu'elle vous aime!

DESROSIERS.

Écoutez-moi, mes amis; car je vois qu'il faut sur-le-champ frapper les grands coups! Votre fille n'a pas d'attachement pour moi; mais, par un système de compensation bien entendu, elle en a pour un autre!

MADAME DE BERTRAND.

Pour un autre! et quel est donc?...

DESROSIERS.

Votre favori, madame Bertrand; ce jeune homme charmant, qui fait tout de travers depuis quelques jours..... c'est la jalousie qui le poussait hors de lui. Mais quand vous aurez comblé ses vœux... quand vous aurez consenti....

BERTRAND.

Jamais!.. Un petit commis.... sans état....

DESROSIERS.

Ah! je le sais! mais avant d'être uni à vous par les liens du sang, ne l'est-il pas par ceux de l'a-

mitié et du commerce? Vous devez voir en lui votre élève.... votre associé.... votre successeur!... Venez, mon cher Gustave, venez aimable Georgette, venez m'aider à fléchir.....

SCÈNE XII.

GEORGETTE, BERTRAND, MADAME BERTRAND, DESPRÉS, DESROSIERS, GUSTAVE.

DESPRÉS.

Les voilà! J'ai tout appris.... tout entendu.... Je vous les amène. (Bas à Desrosiers.) Il paraît que l'affaire marche à merveille.

BERTRAND.

Approchez, Mademoiselle. Comment! vous avez eu l'audace de déclarer à Monsieur que vous ne l'aimiez pas, et que vous aimiez M. Gustave?

GEORGETTE.

Je n'ai pas dit que j'aimais M. Gustave.

BERTRAND.

Petite hypocrite!

MADAME BERTRAND.

Ah Gustave! comme vous m'avez trompée!.. Voyez

maintenant, quel scandale!... comme on va jaser dans le quartier. Le notaire averti; nos trente-huit parens qui vont venir ce soir!...

DESROSIERS.

Mais réfléchissez donc!... Si vous voulez être raisonnables, il y aura toujours un mariage : vos trente-huit parens ne sauront rien, puisqu'il ne me connaissent pas; il n'y aura que les noms du futur à changer sur le contrat.

BERTRAND.

Point du tout; il faudra aussi changer les articles! Je n'irai pas faire à ce jeune homme tous les avantages que vous aviez exigés.

GUSTAVE.

Ah Monsieur! ne suis-je pas trop heureux, si vous daignez m'accorder la main de votre fille?

DESROSIERS.

Allons, madame Bertrand, cédez à nos prières!

DESPRÉS.

Monsieur et madame Bertrand, car il est temps enfin que je prenne aussi la parole! J'ai admiré en silence les nobles procédés de mon honorable ami; mais je me croirais coupable si je ne m'efforçais pas de désarmer

votre rigueur! Non, vous ne consommerez pas le malheur de votre fille!

MADAME BERTRAND.

S'aviser d'aimer sans m'en prévenir!

DESPRÉS.

Ah! Madame, si l'on ne devait aimer qu'avec l'autorisation maternelle....

BERTRAND.

Voilà ce que c'est, Madame, de l'avoir fait élever dans ce fameux pensionnat où elle a pris des idées et des sentimens romanesques!

GUSTAVE.

Ah croyez!...

MADAME BERTRAND.

Taisez-vous, Monsieur, et descendez au magasin.

DESPRÉS.

Nous vous laissons, famille estimable. (Bas à Desrosiers.) Il ne faut pas oublier que M. Martigny nous attend. (Haut.) Mais nous reviendrons bientôt jouir du tableau de votre bonheur!

DESROSIERS.

Oui, nous reviendrons, famille estimable, jouir du tableau....

BERTRAND.

Ah madame Bertrand !

MADAME BERTRAND.

Ah monsieur Bertrand !

GEORGETTE.

Mon père !

BERTRAND.

Descendez, Mademoiselle.

(Ils descendent.)

DESPRÉS.

Ne perdons pas une minute, et partons vite pour la Chaussée-d'Antin !....

(Ils sortent par la gauche.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIGNY, DESPRÉS.

MARTIGNY, tenant des papiers et des lettres ouvertes.

Sauvons-nous, mon cher Després, sauvons-nous! J'ai cru que je ne pourrais pas échapper à l'armée de tapissiers qui envahit tous mes appartemens! Je veux me réfugier au rez-de-chaussée.... Je trouve la réserve de Tortoni qui venait d'y établir son quartier général. Me voilà forcé de battre en retraite dans ce salon pour signer mon courrier.

(Il s'assied.)

DESPRÉS.

Ah! monsieur Martigny, quel luxe! quel éclat! quelle magnificence! C'est un bal qui fera époque!...

MARTIGNY.

Il sera beau, n'est-ce pas? Tout cet hiver, je n'entendais vanter que les fêtes données par des banquiers

allemands, hollandais... par des ambassadeurs!... J'ai voulu montrer de l'esprit national! il me coûtera un peu cher; mais c'est de l'argent bien placé.

DESPRÉS.

N'entre-t-il pas aussi un peu d'amour?...

MARTIGNY.

D'amour! que voulez-vous dire?

DESPRÉS.

Monsieur Martigny, vous m'avez permis et même ordonné de vous parler toujours avec franchise. On dit dans le monde que vous voulez vous marier; et que, pour plaire à une belle dame que l'on ne nomme pas....

MARTIGNY.

Ah! on ne l'a nomme pas?

DESPRÉS.

Non; mais vous ne pouvez prendre une femme que dans la finance ou dans l'armée; et c'est, sans doute, la veuve du lieutenant général....

MARTIGNY.

Mon cher Després, trêve de conjectures!... c'est mon secret.

DESPRÉS.

Je ne dirai plus rien.

MARTIGNY.

Mais, à propos de mariage! votre M. Desrosiers que vous venez de me présenter, me paraît un parti très convenable pour ma sœur, sous le rapport de la fortune.... Je n'ai eu qu'à me louer de lui dans nos relations de correspondance, et tout à l'heure...

DESPRÉS.

Vous avez dû le trouver très bien?

MARTIGNY.

Il m'a paru un peu simple... sans usage...

DESPRÉS.

Il arrive du nouveau monde! Il n'a jamais vu que la société des républiques du sud! mais il fera comme elles; il se formera! et je l'introduis à trop bonne école....

MARTIGNY.

Flatteur! mais il voulait être présenté à ma sœur avant l'heure du bal; c'est un empressement fort naturel!....

DESPRÉS.

Je vais vous l'amener. Je dois aller le prendre ici près, (à part) chez le carrossier où il est allé commander une voiture. La fortune lui tourne la tête, et le cabriolet vient d'être répudié comme la demoiselle de la rue Saint Denis.

MARTIGNY.

Eh bien! nous l'attendons. J'ai déjà annoncé sa visite à Jenny! Revenez avec lui, Desprès, car j'ai besoin de vous. Vous savez que je vous ai nommé mon grand maître des cérémonies.

DESPRÉS.

Et c'est une dignité dont je sens tout le prix!... Si la reine du bal n'est pas enchantée, ravie, séduite!..

MARTIGNY.

Després, je vous ai déjà dit....

DESPRÉS.

Je me tais.... je respecte ce grand mystère. (A part.) C'est quelque fille de maréchal de France! Il faudra bien que je devine! s'il se marie sans que je m'en mêle, c'est un vol qu'il me fait.

SCÈNE II.

MARTIGNY, seul.

Original! parasite!... complaisant!... mais on se moque de ces gens là, et on les reçoit! on s'en amuse, et l'on s'en sert! Il y a des momens où je trouve tout simple que les rois aient des flatteurs et des courtisans! (Se levant.) Non certainement, je ne mettrai pas Després

dans ma confidence : je n'y mettrai personne!... c'est un secret que la comtesse de Montfort ignore elle-même! Que j'ai été injuste envers elle dans ma visite d'hier! Parce que je n'ose pas lui déclarer mon amour, je m'avise de lui chercher querelle! De la timidité!... moi!... cela me fait rire!... soyons franc! c'est plutôt de l'orgueil!... la crainte d'être humilié par un refus! Sa tante, cette marquise d'Olmare est si vaine! souffrira-t-elle que sa nièce épouse un banquier? un banquier de l'opposition! c'est comme une tâche que j'irais faire à leurs armoiries! Cette belle comtesse, elle est si coquette! Ah! il faudra bien que nous signions notre paix pendant le bal!...

SCÈNE III.

MARTIGNY, DELBOIS, HENRY.

HENRY, annonçant.

M. le vicomte Delbois.

MARTIGNY.

Le cousin de la comtesse!

DELBOIS.

Bonjour, mon cher Martigny.

MARTIGNY.

Est-ce que vous ne viendriez pas au bal?

DELBOIS.

Si fait; mais je voulais.....

MARTIGNY.

Henry, attendez un moment.

(A Delbois.)

Je suis à vous... trois signatures à donner!... vous permettez... (Il s'assied.) *Rio Janeiro, Turin, Lisbonne.*

DELBOIS, à part.

Je suis toujours embarrassé avec lui : je ne sais comment faire cette demande!...

MARTIGNY, se levant.

Henry! on portera ces lettres aux légations de Sardaigne et de Portugal. Je suis assez utile à leur gouvernement pour qu'ils veuillent bien faciliter et accélérer ma correspondance.

DELBOIS.

Il a vraiment l'air de traiter d'égal à égal.

(Henry sort.)

SCÈNE IV.

MARTIGNY, DELBOIS.

MARTIGNY.

Pardon, mon cher vicomte! que je suis aise de vous voir..... car hier, à ce concert, je vous ai à peine entrevu ; vous étiez si occupé! ce beau duo de Moïse que l'on vous a redemandé!....

DELBOIS.

Ah! mademoiselle votre sœur l'a chanté avec tant d'ame! d'expression!....

MARTIGNY.

Et vous l'avez fort bien secondée! vrai ; vous avez un beau talent, pour un colonel. Vous allez enfin me dire pourquoi vous êtes mandé à Paris? Est-il vrai que vous êtes menacé de perdre votre régiment? Je n'ai aucun crédit à la cour ni chez les ministres, et je ne me soucie guère d'en avoir ; mais si je pouvais être utile à un homme que j'estime, je serais prêt à vaincre mes répugnances.

DELBOIS.

Vous êtes trop bon! mon affaire est bien simple....

J'assistais, avec mon corps d'officiers, à une cérémonie : une discussion de préséance s'est élevée ; j'ai vivement soutenu mes droits, qui même ont été appuyés par le préfet et le commandant de la division ; mais des gens plus puissans qu'eux ont écrit.... De là, des calomnies..... des délations..... et le ministre m'a ordonné de me rendre à Paris!

MARTIGNY.

Quelles intrigues!.... J'aurai ce soir de grands personnages.... car ils ne nous aiment pas et viennent à nos fêtes. Je n'ai point besoin de vous dire avec quel zèle je parlerai de vous! mais pourquoi votre père n'userait-il pas de son crédit?... un pair de France!

DELBOIS.

Vous savez qu'il est absent ; d'ailleurs, mon père a ses opinions..... et moi, j'ai les miennes!.... Tenez, mon cher Martigny, je suis humilié, dégoûté! Il existe encore beaucoup de gentilshommes, fiers de leur naissance, méprisant tout ce qui n'est pas noble, qui regrettent un temps qui ne peut plus revenir!.... Grâce au ciel, je ne suis pas du nombre, et je ne m'abaisserai pas aux démarches inconvenantes qu'on voudrait m'imposer!...J'ai gagné mes grades en servant mon pays ;... je sers le roi en maintenant la discipline dans

le corps qu'il a daigné me confier;... je suis bien décidé à ne rien faire de plus! ils m'ôteront mon régiment, ils ne m'ôteront pas ma conscience!..... Vous êtes heureux, vous! vous êtes libre, indépendant!

MARTIGNY.

Ah! mon cher vicomte! moi aussi je sers l'état... par mon industrie; mais on me croit suffisamment récompensé par l'argent que je gagne; parce que je fais fortune, on me dédaigne!... Il faut avoir un nom historique pour être appelé aux grandes places!.... Il est vrai que nous avons des financiers qui sont si fiers de leur crédit, de leurs richesses; qui se regardent comme les premiers hommes de l'état, et croient que tout doit céder à l'influence de leurs portefeuilles! Parce qu'ils font des emprunts, on leur donne des titres! ils écrasent de leur vanité tout ce qui les entoure; c'est presque une nouvelle féodalité!

DELBOIS, riant.

Prenons garde, mon cher; c'est moi qui accuse la noblesse.... et c'est vous qui accusez la finance!

MARTIGNY.

C'est vrai; nous n'avons pas d'esprit de corps.

DELBOIS.

On dirait que je suis piqué d'être sans fortune!

MARTIGNY.

Et que je le suis d'être sans naissance.

DELBOIS.

Ah! mon cher ami! ces riches et ces nobles qui se heurtent et se choquent sans cesse....

MARTIGNY.

Oui; je sens, en vous serrant la main, qu'il existe des liens qui devraient les rapprocher!... la raison!...

DELBOIS.

L'intérêt public....

MARTIGNY.

L'amitié!... quelquefois.... l'amour! (A part.) J'ai bien envie de lui parler de la comtesse.

DELBOIS.

L'amour! (A part.) si j'osais lui parler de sa sœur! je ne sais ce qui me retient. (Haut.) Oui, l'amitié! Croiriez-vous pourtant que j'hésite à vous parler d'une affaire....

MARTIGNY.

Pourquoi?

DELBOIS.

C'est que c'est une affaire d'argent;... et l'on est toujours embarrassé....

MARTIGNY.

Avec moi ? vous vous moquez ! expliquez-vous bien vite : je vous en prie.

DELBOIS.

Vous me mettez à mon aise.... Vous savez que j'ai des goûts simples, et, que si mon grade ne m'obligeait pas à des dépenses....

MARTIGNY.

Oui, on dit que vous faites des sacrifices pour la tenue de votre régiment qui est superbe ! eh bien?....

DELBOIS.

Ils m'ont fait venir à Paris et cela m'a gêné ! voici des inscriptions sur le grand livre.... j'aurais besoin d'emprunter huit ou dix mille francs...

MARTIGNY.

Je suis à vos ordres : mais gardez vos inscriptions ; je ne veux point de nantissement, point d'intérêts ! je suis trop heureux d'obliger un ami. Hé ! quelqu'un ? mais non, il ne faut pas qu'on sache, qu'on soupçonne !...Je vais moi-même prendre la somme à ma caisse !

DELBOIS.

On n'est pas plus généreux, plus délicat !

MARTIGNY.

Attendez-moi. Eh mais, c'est Jenny !

MARTIGNY.

Et que je le suis d'être sans naissance.

DELBOIS.

Ah! mon cher ami! ces riches et ces nobles qui se heurtent et se choquent sans cesse....

MARTIGNY.

Oui; je sens, en vous serrant la main, qu'il existe des liens qui devraient les rapprocher!... la raison!...

DELBOIS.

L'intérêt public....

MARTIGNY.

L'amitié!... quelquefois.... l'amour! (A part.) J'ai bien envie de lui parler de la comtesse.

DELBOIS.

L'amour! (A part.) si j'osais lui parler de sa sœur! je ne sais ce qui me retient. (Haut.) Oui, l'amitié! Croiriez-vous pourtant que j'hésite à vous parler d'une affaire....

MARTIGNY.

Pourquoi?

DELBOIS.

C'est que c'est une affaire d'argent;... et l'on est toujours embarrassé....

MARTIGNY.

Avec moi ? vous vous moquez ! expliquez-vous bien vite : je vous en prie.

DELBOIS.

Vous me mettez à mon aise.... Vous savez que j'ai des goûts simples, et, que si mon grade ne m'obligeait pas à des dépenses....

MARTIGNY.

Oui, on dit que vous faites des sacrifices pour la tenue de votre régiment qui est superbe! eh bien?....

DELBOIS.

Ils m'ont fait venir à Paris et cela m'a gêné! voici des inscriptions sur le grand livre.... j'aurais besoin d'emprunter huit ou dix mille francs...

MARTIGNY.

Je suis à vos ordres : mais gardez vos inscriptions ; je ne veux point de nantissement, point d'intérêts! je suis trop heureux d'obliger un ami. Hé! quelqu'un? mais non, il ne faut pas qu'on sache, qu'on soupçonne!..Je vais moi-même prendre la somme à ma caisse!

DELBOIS.

On n'est pas plus généreux, plus délicat!

MARTIGNY.

Attendez-moi. Eh mais, c'est Jenny!

cette malheureuse famille souffre de mon humeur. Puisque votre pauvre veuve est à Paris avec ses enfants, dites-lui de venir me trouver.

DELBOIS.

Les voilà déjà inscrits au rang de vos pensionnaires!

JENNY.

Eh bien! avez-vous de bonnes nouvelles de votre affaire?

DELBOIS.

Eh! mademoiselle, que m'importent toutes leurs tracasseries? Je devrais même m'en féliciter, puisque me voilà ici. Je suis si touché de l'amitié que votre frère me témoigne!

JENNY.

Oui, mon frère vous aime beaucoup : tout le monde vous porte l'intérêt que vous méritez.... Allons, monsieur Delbois, du courage!... Eh! mon Dieu! chacun a ses peines dans la vie!....

DELBOIS.

J'aime à penser que vous n'en connaissez pas.

JENNY.

Vous croyez donc mon sort bien heureux? Moi qui aimerais tant une vie simple et tranquille, obligée de présider et de m'ennuyer aux fêtes que donne mon

[illegible]; forcée d'aller, bien malgré moi, briller dans ses loges à tous les spectacles, de faire les honneurs de ses dîners diplomatiques, où, trop souvent, je suis la seule femme, et ne me trouve entourée que de députés, de banquiers, d'étrangers, d'agens-de-change, de pairs de France, qui parlent à la fois de la Bourse, de la politique, du commerce, de l'équilibre de l'Europe, choses fort essentielles sans doute, mais auxquelles j'ai le malheur de ne rien comprendre! Et les concerts! les soirées littéraires! Entendre des élégies, des poëmes, des tragédies nouvelles : ce n'est pas amusant! Encore si ces messieurs les auteurs se contentaient de l'ennui que nous fait subir leur amour-propre! Mais non : après la lecture il leur faut des complimens, des éloges, et c'est moi qui suis chargée de porter la parole. Bien souvent je n'en pense pas un mot!

DELBOIS.

Oh! vous pouvez les admirer en toute assurance; je parie que jamais aucun d'eux ne vous accusera d'exagération!

JENNY.

C'est très beau d'être riche... et pourtant qui sait à quel malheur la richesse peut entraîner? Mon frère a beaucoup d'amitié pour moi; mais il est mon aîné,

mon tuteur.... Je dois lui obéir; et quand il me parle de mariage...

DELBOIS.

Il songe à vous marier?

JENNY.

Sans doute : n'est-ce pas naturel? Ce qui ne l'est pas, c'est qu'il m'amène tous les jours de nouveaux prétendans à ma main; et que, pour me plaire, il n'exige d'eux que de la fortune. Aussi, maintenant, quand mon frère me présente quelqu'un et me dit : Il est riche; vous pouvez être bien sûr que je le prends tout de suite en aversion; je le regarde comme un mari.

DELBOIS.

Oui; vous épouserez quelque capitaliste, quelque millionnaire.

JENNY.

Que vous devez être content d'être votre maître!

DELBOIS.

Mon maître! N'ai-je pas aussi une famille qui voudra commander à mon cœur, qui me cherchera de la noblesse comme on vous cherche de la fortune? Cette noblesse, ces grades, ces honneurs, cette pairie qui doit me revenir un jour, qu'en ai-je besoin? Je n'ai pas d'ambition; je voudrais être riche!....

JENNY.

Je le vois bien : vous épouserez quelque grande dame du faubourg Saint-Germain !....

DELBOIS.

Ah ! mademoiselle! est-ce que je ne l'ai pas déjà choisie celle que je voudrais voir la compagne de toute ma vie? Non, ce n'est pas son rang qui m'a ébloui ! en elle j'ai été séduit par l'assemblage de toutes les vertus et de toutes les grâces. Faut-il donc vous la dépeindre? faut-il vous retracer son air noble et modeste, ses yeux qui expriment toute la pureté de son ame, ce son de voix qui m'entraîne et m'impose tour à tour, ce sourire enchanteur qui semble quelquefois enhardir et justifier mes espérances... Eh bien! voilà son portrait. Dites-le-moi : ai-je besoin d'aller au faubourg Saint-Germain pour en chercher le modèle ?

SCÈNE VII.

DELBOIS, MARTIGNY, JENNY.

MARTIGNY, entrant.

Mon cher vicomte, j'agis sans façon avec vous : je viens de voir Després descendre de voiture avec un monsieur, et comme il s'agit...

DELBOIS.

Je vous laisse!...

MARTIGNY, bas.

Voilà vos dix mille francs : comptez.

DELBOIS, de même.

Mais il faut que je vous fasse mon billet.

MARTIGNY, de même.

A votre aise : demain. (Haut.) Entre nous, ce monsieur, c'est un parti pour ma sœur?

DELBOIS.

Un parti pour votre sœur!

MARTIGNY.

Un des premiers négocians de Colombie! Vous sentez bien que Jenny ne peut épouser qu'un homme très riche. (Bas.) Comptez donc vos billets et serrez-les.

DELBOIS, à part.

Les voilà bien ces hommes de fortune! il va sacrifier sa sœur! Je suis presque tenté de lui rendre son argent. (Haut.) J'ai peur de ne venir qu'un peu tard ce soir.

JENNY.

Pourquoi donc cela?

DELBOIS.

Je viens de me rappeler un rendez-vous.

MARTIGNY.

Vous irez à votre rendez-vous et vous viendrez ensuite. Songez donc que vous devez donner la main à la comtesse de Montfort!

JENNY, à part.

Mon pauvre frère! il ne pense qu'à la comtesse...... et ne se doute pas que j'ai pénétré son secret.

DELBOIS, à part.

Malheureux! (Haut.) Mademoiselle.... (A part.) Bien certainement je ne viendrai pas à son bal. (Il sort.)

MARTIGNY, le reconduisant.

A tantôt, mon cher Delbois.

SCÈNE VIII.

DESROSIERS, DESPRÉS, MARTIGNY, JENNY.

MARTIGNY.

Allons, ma bonne sœur, ne sois pas embarrassée comme une petite fille qui sort de pension.

JENNY.

Il paraît que c'est une présentation dans toutes les formes.

DESPRÉS, entrant.

Monsieur Martigny, mon ami Desrosiers s'empresse de profiter de la permission que vous avez daigné lui

accorder. Mademoiselle, c'est mon ami M. Desrosiers, arrivé tout récemment de Colombie.

MARTIGNY.

Després ressemble à un introducteur des ambassadeurs.

DESROSIERS.

Oui, mademoiselle, c'est moi qui, trop heureux de l'accueil que m'a fait monsieur votre frère, ai osé solliciter la faveur de vous offrir mes respectueux hommages.

JENNY.

Monsieur, je ne puis qu'être flattée... (A part.) Quand je pense que c'est tous les jours à recommencer, et que ce n'est jamais le même!

MARTIGNY, à Jenny.

Eh bien! comment le trouves-tu?

JENNY.

Mais il est comme tous les autres.

DESROSIERS, bas, à Després.

Ah! mon ami, je la trouve bien mieux que la petite Georgette. C'est peut-être parce que je ne la vois qu'à travers sa dot.

DESPRÉS, de même.

N'oubliez pas mes instructions. Nous ne sommes plus ici chez le papa Bertrand!

DESROSIERS, bas.

Laissez faire... Je vais le flatter avec une adresse! (Haut. A Jenny.) Monsieur votre frère a bien voulu me dire qu'il était satisfait des relations qu'il a eues avec moi; de mon côté, ces relations m'ont été bien avantageuses!.... Le nom de M. Martigny est si connu dans toutes les places de commerce de l'Ancien et du Nouveau-Monde, qu'on s'empressait de m'ouvrir toute espèce de crédit quand j'annonçais que j'avais l'honneur de correspondre avec lui... Combien je me félicite encore plus de ce qu'il veut bien me recevoir, et me permettre de faire la cour à son aimable sœur! Je m'explique peut-être avec trop de sincérité; je suis un voyageur, un marin, un sauvage!... Je ne sais point cacher ce que j'ai dans le cœur; mais, si j'ai peu d'expérience du monde, j'ai une bonne et franche loyauté.

MARTIGNY.

Ce qui vaut beaucoup mieux.

DESPRÉS.

Beaucoup mieux, sans doute! mais son peu d'usage n'a pas détruit son tact, son jugement, son esprit observateur..... Mon cher Desrosiers, dites donc à M. Martigny ce que vous pensez de la situation des affaires dans les nouvelles républiques!....

JENNY, à part.

Charmante manière de me faire la cour!

DESPRÉS.

Mon ami Desrosiers a là-dessus des idées profondes et lumineuses qui m'ont frappé. Il a tout observé;... il s'est mis en contact avec les particuliers, les gouvernemens. Mademoiselle, il a vu Bolivar!...

MARTIGNY, bas à Després.

Ah! mon cher Després, on peut être un très bon mari sans avoir vu Bolivar; (haut) et, d'ailleurs, tous ces détails n'amuseraient pas Jenny.

DESROSIERS.

Et je ne vous dirais que ce que vous savez mieux que moi; car un banquier comme vous, monsieur Martigny, embrasse l'univers d'un coup-d'œil! De votre cabinet, vous voyez ce qui échappe souvent à nous-autres qui voyageons!...

MARTIGNY.

C'est assez vrai... Nous saisissons le fort et le faible des nations et des gouvernemens!...

DESROSIERS.

En vous parlant ainsi, j'offense peut-être votre modestie?

MARTIGNY.

Pas du tout!....

JENNY, *à part.*

Et mon frère veut que je serve de prix à toutes les flatteries qu'on lui adresse!

DESROSIERS, *à Després.*

Mon ami, elle est charmante! Elle vient de me regarder d'une manière!... (*Haut.*) Je n'abuserai pas de votre indulgence pour moi, mademoiselle; je me retire : [illegible] vous ne devez pas douter de l'empressement que je mettrai à revenir ce soir.

MARTIGNY.

Mon cher monsieur, vous serez toujours le bien venu!... Jenny, je vais t'envoyer ton bouquet.

DESPRÉS.

Bon frère, excellent frère! Il a pour sa sœur toutes les petites attentions d'un amant... Mais bientôt ce sera l'heureux époux...

DESROSIERS, *bas, à Després.*

Ah!.. quelle idée!... Je pourrais bien par anticipation!...

MARTIGNY.

Venez donc, Després! vous avez encore à inspecter la salle de bal!

JENNY.

J'espère bien que M. Després m'aidera à faire les honneurs.

JENNY, à part.

Charmante manière de me faire la cour!

DESPRÉS.

Mon ami Desrosiers a là-dessus des idées profondes et lumineuses qui m'ont frappé. Il a tout observé;... il s'est mis en contact avec les particuliers, les gouvernemens. Mademoiselle, il a vu Bolivar!...

MARTIGNY, bas à Després.

Ah! mon cher Després, on peut être un très bon mari sans avoir vu Bolivar; (haut) et, d'ailleurs, tous ces détails n'amuseraient pas Jenny.

DESROSIERS.

Et je ne vous dirais que ce que vous savez mieux que moi; car un banquier comme vous, monsieur Martigny, embrasse l'univers d'un coup-d'œil! De votre cabinet, vous voyez ce qui échappe souvent à nous-autres qui voyageons!...

MARTIGNY.

C'est assez vrai... Nous saisissons le fort et le faible des nations et des gouvernemens!...

DESROSIERS.

En vous parlant ainsi, j'offense peut-être votre modestie?

MARTIGNY.

Pas du tout!....

JENNY, à part.

Et mon frère veut que je serve de prix à toutes les flatteries qu'on lui adresse!

DESROSIERS, à Després.

Mon ami, elle est charmante! Elle vient de me regarder d'une manière!... (Haut.) Je n'abuserai pas de votre indulgence pour moi, mademoiselle; je me retire : [illegible] vous ne devez pas douter de l'empressement que je mettrai à revenir ce soir.

MARTIGNY.

Mon cher monsieur, vous serez toujours le bien venu!... Jenny, je vais t'envoyer ton bouquet.

DESPRÉS.

Bon frère, excellent frère! Il a pour sa sœur toutes les petites attentions d'un amant... Mais bientôt ce sera l'heureux époux...

DESROSIERS, bas, à Després.

Ah!.. quelle idée!... Je pourrais bien par anticipation!...

MARTIGNY.

Venez donc, Després! vous avez encore à inspecter la salle de bal!

JENNY.

J'espère bien que M. Després m'aidera à faire les honneurs.

DESPRÉS.

Fiez-vous à moi, mademoiselle! Grâce à mes soins, vous donnerez la fête la plus brillante, la plus gaie! Les gendarmes sont déjà à l'entrée de la rue! du monde, mais pas de cohue! Tous les danseurs seront invités! toutes les femmes seront jolies.... sans exception!... Il y aura des glaces pour tout le monde! Il n'y aura pas d'erreurs à l'écarté! Enfin, un bal vraiment extraordinaire!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

JENNY, *seule.*

Dès qu'il convient à mon frère, il faut qu'il me con vienne!... Je ne sais pourquoi, mais j'éprouve déjà une répugnance!... Ah! je crains d'en deviner trop bien la cause!... Ce M. Delbois est vraiment bien aimable!... Mais mon frère ne voudra jamais!... comme si l'on ne pouvait pas être gentilhomme et bon mari en même temps! Et mon frère lui-même!... comme s'il n'aimait pas la comtesse! Oui, mais il en est honteux, et n'ose le dire à personne!

SCÈNE X.

HENRI, JENNY.

HENRI.

Mademoiselle, une jeune personne, accompagnée d'une bonne, demande à vous parler; elle se nomme Mlle Georgette Bertrand.

JENNY.

Georgette! qu'elle entre bien vite!.. Du moins, voici quelqu'un avec qui je puis épancher mon cœur!

SCÈNE XI.

JENNY, GEORGETTE.

JENNY.

Oh, ma bonne petite Georgette! que tu es aimable de tenir si promptement ta promesse!

GEORGETTE.

Et toi, Jenny, que tu es bonne de m'avoir conservé ton amitié!.. Si tu avais eu l'orgueil de me dédaigner, tu m'aurais fait bien du chagrin!

JENNY.

De l'orgueil? et pourquoi donc? Va, ma chère.....

j'en vois beaucoup autour de moi ; c'est peut-être pour cela que j'ai su m'en garantir! Veux-tu rester au bal avec nous?...

GEORGETTE.

Ah oui ! vous avez un grand bal ? te voilà déjà toute parée !

JENNY.

J'arrangerai ta toilette...je ferai prévenir chez toi!... Reste, je t'en prie ! tu retrouveras Amélie, la comtesse de Montfort.

GEORGETTE.

Je ne le puis pas!.. on m'attend!.. J'accours seulement pour t'annoncer un grand bonheur qui m'arrive.

JENNY.

Quel bonheur ?

GEORGETTE.

Je me marie, ma chère! J'épouse un jeune homme bien intéressant, qui m'aime, que j'aime aussi ! M. Gustave, le premier commis de la maison. Oh ! ce n'est pas sans peine... Mon père et ma mère étaient bien en colère ! Ils voulaient me marier à un autre; mais tout s'est arrangé, et j'ai obtenu de maman et de Gustave la permission de venir te donner cette bonne nouvelle!..

JENNY.

Comme tu es contente, chère Georgette! ton bonheur sera une consolation pour moi.

GEORGETTE.

Est-ce que tu aurais du chagrin?

JENNY.

Moi aussi, on veut me marier!

GEORGETTE.

Et tu n'aimes pas celui qu'on te propose?

JENNY.

Comment l'aimerais-je?... je viens de le voir pour la première fois! et déjà mon frère...

GEORGETTE.

Ces parens sont tous les mêmes! Ils nous cherchent des maris, comme si cela ne nous regardait pas!

JENNY.

Je suis riche, donc il faut que j'épouse un homme riche.... Belle conséquence! Malheureuses que nous sommes d'être nées dans l'opulence!... On nous donne une brillante éducation; on nous inspire des sentimens nobles, élevés, délicats; on nous met entre les mains des livres où il n'est question que du bonheur qui résulte en ménage de la convenance des goûts,... du caractère;... on nous mène au spectacle pour y voir des

pièces qui, toutes, finissent par des mariages entre jeunes gens sur lesquels on a appelé notre intérêt, parce que leur amour était contrarié par des parens déraisonnables!... Eh bien! lorsqu'il s'agit de nous marier à notre tour, nos parens ne se laissent guider dans leur choix que par la fortune, l'ambition;... et ils se conduisent comme les tuteurs de comédie qu'ils ont eux-mêmes trouvés ridicules et extravagans!...

GEORGETTE.

Dis-moi donc?... ce prétendu est-il laid? est-ce un vieux?

JENNY.

Non; c'est un homme jeune! peut-être même ne me déplairait-il pas s'il ne voulait pas m'épouser... et si...

GEORGETTE.

Si?...

JENNY.

Ah! Georgette!

GEORGETTE.

J'y suis!... Je parie que tu as aussi un M. Gustave?

JENNY.

Il y a une autre personne qui, depuis quelque temps, a paru faire attention à moi,... et je t'avoue que je me sentais flattée de ses prévenances!... Malheu-

reusement, je suis plus riche que lui! C'est le vicomte Delbois.

GEORGETTE.

Un vicomte!... Tu serais vicomtesse!

JENNY.

Il est bien!... il a l'air distingué! Mais mon frère aime mieux son M. Desrosiers.

GEORGETTE.

Comment dis-tu? M. Desrosiers?

JENNY.

Oui.

GEORGETTE.

Un négociant?

JENNY.

Qui arrive d'Amérique.

GEORGETTE.

C'est lui!... C'est le mien!... Ah! ma chère! que je suis contente!.. que je t'embrasse! Ne crains rien, va!...

JENNY.

Je ne comprends pas?....

GEORGETTE.

C'est l'homme le plus délicat, le plus généreux! Il a été un peu prompt à s'adresser à une autre; mais c'est égal! C'est lui qui devait m'épouser!... mais il a dé-

couvert, je ne sais comment, l'amour de Gustave et le mien; alors, non content de renoncer à moi, il a employé tous ses efforts pour décider mes parens à me donner à Gustave!... Il leur a parlé avec une chaleur! Oh! je lui ai bien des obligations!... Mais sa délicatesse ne se démentira pas avec toi! Tu n'as qu'à lui déclarer que tu en aimes un autre... Oh mon Dieu!... sur-le-champ...

JENNY.

Moi... oser lui avouer...

GEORGETTE.

Non pas positivement!... Cela ne se dit pas, mais cela se fait comprendre! Il devinera!... Pour nous, il a compris tout de suite! Il a l'ame si noble, si élevée!... il est capable des plus grands sacrifices!...

JENNY.

Tu croirais?

GEORGETTE.

J'en suis sûre!

SCÈNE XII.

JENNY, GEORGETTE, HENRI ET UN DOMESTIQUE
apportant une corbeille de fleurs qu'il pose sur la table.

HENRI.

Voilà des fleurs qu'on apporte de la part de M. Desrosiers.

JENNY.

Des fleurs !

HENRI.

M. Desrosiers fait demander à mademoiselle si elle veut le recevoir un moment ?....

JENNY.

M'envoyer des fleurs ! c'est bien sans façon !

GEORGETTE.

Cela n'empêche pas de le recevoir ; tu vas lui parler.

JENNY.

Je n'ose... Dites qu'il peut entrer.

GEORGETTE.

Il ne faut pas qu'il me rencontre avec toi !

JENNY.

Passe par le petit salon !

GEORGETTE.

Adieu ! je cours rejoindre Gustave ! Allons, ma chère

du courage !... Tu en avais plus que moi à la pension ; c'est toi qui faisais toujours les réclamations à la maîtresse ! Adieu ! je serai bien contente de te voir vicomtesse !

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

JENNY, DESROSIERS.

JENNY.

Je ne sais comment lui avouer... et à moins qu'il ne m'offre lui-même l'occasion !... Le voici... je tremble.

DESROSIERS.

Mademoiselle, vous avez la bonté...

JENNY.

Monsieur... j'ai des remerciemens à vous faire !.... vous êtes d'une galanterie...

DESROSIERS.

Bien naturelle !... M. Martigny m'a autorisé à vous faire demander la faveur d'être admis.

JENNY.

Du moment que c'est mon frère qui désire que je vous reçoive ! (A part.) Il a l'air d'un galant homme. Je crois que je ferais bien de suivre le conseil de Georgette...

DESROSIERS, à part.

C'est qu'elle est vraiment fort bien, les cinq cent mille francs à part. (Haut.) Mademoiselle, puis-je me flatter... M. votre frère vous aurait-il dit.... vous aurait-il laissé entendre?...

JENNY.

Oui, monsieur, je sais dans quelle intention... dans quel espoir, vous avez cherché à être reçu chez lui.

DESROSIERS.

Je serais bien flatté, mademoiselle, si l'aveu du frère était un doux acheminement à celui de la sœur?...

JENNY.

Monsieur, on m'a dit que vous étiez un homme généreux...

DESROSIERS.

Quoi! vous auriez eu la bonté de vous informer!...

JENNY.

Que vous aviez des sentimens distingués, une ame noble, élevée?....

DESROSIERS, à part.

Quels éloges? (Haut.) Je n'ai aucun mérite, mademoiselle! peut-être, en effet, du côté de l'ame suis-je assez bien partagé.

JENNY.

Eh bien! monsieur, permettez-moi de faire un ap-

pel à cette générosité dont vous faites gloire! après tout, ce n'est pas un grand sacrifice que je vous demanderai. Il est impossible que vous m'aimiez beaucoup!

DESROSIERS.

De grâce, mademoiselle, rendez-vous plus de justice!... Votre vue seule a suffi pour faire naître...

JENNY.

Cessez ce langage romanesque. Sans me connaître vous avez commencé par vous adresser à mon frère... Je ne vous en veux pas... c'est la règle!... La personne que l'on marie doit toujours être la dernière consultée! De plus, vous êtes riche; je le suis aussi! jusque-là, tout est fort bien! Mais, monsieur, la fortune ne suffit pas en ménage!

DESROSIERS.

Eh! mademoiselle, songez donc à tous les autres rapports qui existent entre nous!

JENNY.

Quels rapports? ils ne m'ont pas frappée!

DESROSIERS.

Moi, je les ai saisis du premier coup d'œil. Ah! mademoiselle, combien je serais heureux avec vous!

JENNY.

Vous, soit! mais moi?... (A part.) Il ne m'entend pas!... (Haut.) Mais si j'invoquais votre délicatesse? Si je vous disais que déjà mon cœur...

DESROSIERS.

Se pourrait-il!... Elle aussi!... C'est donc un fait exprès!... J'ai du malheur!... Ah! mademoiselle, quel coup vous m'avez porté! Mais, non... non, je me rassure... c'est une épreuve que vous voulez tenter sur mon cœur... (A part.) Je n'irai pas abandonner la Chaussée-d'Antin comme la rue Saint-Denis!...

SCÈNE XIV.

JENNY, MARTIGNY, DESROSIERS.

JENNY, à part.

Le vilain homme!

DESROSIERS.

Ah! monsieur... vous me trouverez peut-être indiscret!... En votre absence, je me suis permis de parler à mademoiselle du grand projet...

MARTIGNY.

En effet, c'est aller un peu vite!

DESROSIERS.

Mademoiselle m'a répondu avec une réserve...

JENNY, à part.

Il me semble que je n'y ai mis que trop de franchise !

MARTIGNY.

Un moment, s'il vous plaît, monsieur Desrosiers ! Puisque vos prétentions à la main de ma sœur ne sont plus un mystère, vous me permettrez, tandis que nous sommes encore seuls, de vous demander à vous-même quelques renseignemens sur vous, sur votre famille. Je n'attache aucun prix au hasard de la naissance ; mais cependant....

DESROSIERS.

Votre demande est toute naturelle, et j'ose même dire encourageante pour moi. Ma mère, mademoiselle d'Apremont, était d'une bonne origine : famille de finance ! Par suite des malheurs publics, mes parens se sont trouvés dispersés. Fils unique, sans fortune, je n'ai eu de ressources que dans mes travaux et mes spéculations ! J'ai une cousine veuve d'un ancien magistrat ; je suis neveu de M. Dorneville, riche manufac turier de Lyon !...

MARTIGNY.

Monsieur Dorneville, dites-vous ? de Lyon ?

DESROSIERS.

Un homme très considéré !... c'est mon oncle !

MARTIGNY.

Je l'ai beaucoup connu!... il était venu s'établir à Paris; mais voilà deux mois que nous l'avons perdu!

DESROSIERS.

Il est mort! mon oncle! Ah! Monsieur, quand j'ai débarqué au Hâvre, je me suis empressé de lui écrire.. Je me plaignais de n'avoir pas de réponse; j'étais loin de prévoir....

MARTIGNY.

Je suis désolé de vous avoir appris si brusquement...

DESROSIERS.

Mon pauvre oncle! eh mais, vraiment! son fils, mon cousin Charles, fait un bel héritage! mon oncle a dû laisser une grande fortune!

MARTIGNY.

Fortune superbe! mais ignorez-vous que M. Dorneville avait perdu son fils? un malheureux duel! il y a deux ans.

DESROSIERS.

Ah! grand Dieu! j'apprends la mort de tous les miens!

JENNY.

Pauvre homme! il me fait de la peine!

MARTIGNY.

Je conçois tout ce que votre position a de pénible!

DESROSIERS.

Mais attendez donc!... mon cousin Charles n'avait ni frère ni sœur! mon oncle n'avait pas d'autre neveu que moi !

MARTIGNY.

Par conséquent, c'est vous qui hériteriez?...

DESROSIERS.

Cela me paraît assez vraisemblable !

MARTIGNY.

Si l'héritage est à vous, vous devez faire les démarches nécessaires pour le recueillir!...

DESROSIERS.

C'est vrai ! je suis dans un trouble !...Expatriez-vous donc! à votre retour, vous vous trouvez seul sur la terre ! sans parens, et avec une fortune!... Il faut que j'écrive sur-le-champ à Lyon !

MARTIGNY.

Mais, je vous le répète, c'est à Paris que M. Dorneville est mort!

DESROSIERS.

A Paris?

MARTIGNY.

Les affaires de la succession sont entre les mains de M. Fontaine, notaire, ici près, rue de Provence.

DESROSIERS.

Ici près! pardon, monsieur; pardon, mademoiselle; j'ai là sur le cœur comme un poids! une mort! deux morts! un si bel héritage!... j'éprouve une douleur!... Ah!... j'en mourrai... par la suite!... Vous ne croyez pas qu'il ait fait de testament?...

MARTIGNY.

Il faut aller tout de suite chez M. Fontaine! vous ne devez pas négliger vos intérêts. (Bas à Jenny.) Ma chère, s'il hérite, tu seras une des femmes les plus riches de la capitale!

JENNY.

Eh! mon frère, n'ai-je pas assez de fortune?

SCÈNE XV.

JENNY, MARTIGNY, DESPRÉS, DESROSIERS.

DESPRÉS.

Eh bien, monsieur Martigny! le monde commence à arriver!

DESROSIERS.

Ah! mon ami Després, si vous saviez!

DESPRÉS.

Qu'y a-t-il donc?

MARTIGNY.

Vous avez connu M. Dorneville ?

DESPRÉS.

Un brave homme ! j'y dînais tous les mercredis.

DESROSIERS.

C'était mon oncle, mon ami. Me voilà millionnaire !

DESPRÉS.

Pauvre ami, millionnaire !

DESROSIERS.

Monsieur Martigny, mademoiselle, vous excuserez le trouble, le désordre ! Quand il vous arrive tout à coup un grand bonheur !... je veux dire... un grand malheur !...

MARTIGNY.

Eh ! mais, on dirait qu'il est enchanté d'avoir perdu ses parens !

DESROSIERS, *bas.*

Mon cher Després, il me vient des idées ! la fortune, l'ambition, vous comprenez.....

DESPRÉS, *à part.*

Est-ce qu'il voudrait encore changer de femme ?

DESROSIERS.

Monsieur Martigny, les convenances, la décence, l'état de mon cœur, ne me permettent pas de rester au bal !

JENNY.

C'est trop juste, monsieur.

DESROSIERS.

Je serai peut-être obligé de partir, de m'éloigner!.. C'est que vous ne savez pas, monsieur Martigny, que la fortune de mon oncle et celle de mon cousin par sa mère, sont considérables!... immenses!...

MARTIGNY.

Pardonnez-moi, je le sais. Faites vos voyages, Monsieur; personne ne vous arrête!

JENNY.

Bon! l'amour-propre de mon frère est piqué. Ah! voilà M. Delbois.

SCÈNE XVI.

JENNY, DELBOIS, MARTIGNY, DESROSIERS, DESPRÉS.

MARTIGNY.

C'est vous, mon cher!... vous ne deviez venir que fort tard?

DELBOIS.

J'ai remis mon rendez-vous.

JENNY.

C'est bien aimable.

DELBOIS, bas.

Voici une reconnaissance de dix mille francs; voyez si elle vous convient.

MARTIGNY, sans la lire.

Sans doute!... Est-ce que vous êtes venu seul?

DELBOIS.

Oui.... mais la voiture de la marquise d'Olmare suivait la mienne.

MARTIGNY.

Je cours la recevoir. (A part.) La comtesse est avec elle!... (Haut.) Monsieur Desrosiers, vous permettez!

(Il sort.)

DESROSIERS.

Ah! sans doute!

DELBOIS, à Jenny.

Desrosiers! c'est là ce monsieur qui....

JENNY.

Tout est rompu! Venez, monsieur Delbois; donnez-moi la main.

DELBOIS.

J'ose espérer la première contredanse?

JENNY.

Oui!... nous serons ensemble!... ce sera comme si nous faisions de la musique!...

DELBOIS.

Ce sera bien mieux! nous pourrons causer!...

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

DESROSIERS, DESPRÉS. Ils ont causé pendant la fin de la scène précédente.

DESROSIERS.

Oui, mon ami, mon parti est pris; et je vois déjà se réaliser tous mes rêves d'ambition!

DESPRÉS.

Eh bien! mettons-nous de nouveau en campagne! Aussi bien, il n'y a pas de noblesse qui résiste à un million!.. et puisque la comtesse de Montfort est veuve..

DESROSIERS.

Ah!... comtesse de Montfort!..

DESPRÉS.

Puisqu'une charge à la cour est promise à son nouvel époux!

DESROSIERS.

Oui... j'aurai une charge à la cour! gentilhomme ordinaire!

DESPRÉS.

Écuyer!... maître-d'hôtel!...

DESROSIERS.

Maître-d'hôtel! tout ce qu'on voudra! mon cher Després, mon avenir est entre vos mains.

DESPRÉS.

Ce soir, ici, pendant le bal, je vais causer avec la marquise d'Olmare, avec sa nièce elle-même...... et demain.... demain matin...

DESROSIERS.

Demain matin?

DESPRÉS.

Je vous trouverai au café Desmares, faubourg Saint-Germain.

DESROSIERS.

Café Desmares, faubourg Saint-Germain!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, ma tante, parce que nous logeons ensemble, nous ne sommes pas forcées d'aller ensemble aux mêmes bals!...

LA MARQUISE.

Comment n'étiez-vous pas chez le banquier Martigny? vous, la comtesse de Montfort; vous qui avez les idées du siècle, qui partagez les principes et les opinions de tout ce monde-là!...

LA COMTESSE.

Comment y étiez-vous, ma tante? vous, la marquise d'Olmare, qui regardez en pitié ces parvenus, ces enrichis de la Chaussée-d'Antin?

LA MARQUISE.

J'y ai été, parce que tout Paris devait y être ; et, après tout, nous sommes de Paris! D'ailleurs, on ne peut rien me reprocher, j'y suis venue avec le vieux duc.

LA COMTESSE.

Et ce bal étoit sans doute magnifique?

LA MARQUISE.

Un luxe étourdissant!.. Je ne sais pas où ils prennent tout leur argent! Ces femmes de finance avaient des toilettes du meilleur goût.... c'était scandaleux!

LA COMTESSE.

Et le maître de la maison? je le vois faisant les honneurs avec ostentation... jouant le rôle d'un grand seigneur... aussi fier qu'un ancien duc et pair.

LA MARQUISE.

Je l'ai à peine aperçu ; ce n'est pas pour lui que j'allais chez lui.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je le trouve si vain, si important, si dédaigneux, même pour ceux qui n'ont pas une fortune égale à la sienne! (A part.) Quand je pense à notre discussion d'avant-hier! (Haut.) Voilà le motif qui, indépendamment d'une forte migraine, m'a empêchée d'aller à son bal.

LA MARQUISE.

J'ai vu sa sœur, mademoiselle Jenny!... tantôt d'une gaîté folle, tantôt....

LA COMTESSE.

Ah! ne dites pas de mal de Jenny; c'est mon amie : elle est encore douce et bonne comme elle l'était en pension! son seul tort est d'avoir un frère si détestable.

LA MARQUISE.

Elle s'est presque affichée en dansant avec notre cousin le vicomte.

LA COMTESSE.

Eh bien! quel mal?

LA MARQUISE.

Si c'est ainsi que le petit colonel compte assoupir son affaire! toujours fourré à la Chaussée-d'Antin! J'ai tort de le protéger, car il paraît qu'il s'est très mal conduit; mais on se doit à sa famille, et j'arrangerai cela avec le bon vieux duc, qui fait tout ce que je veux!.... Maintenant, parlons d'une autre affaire; car je voulais causer avec vous de bonne heure; mais j'ai eu trente solliciteurs, vingt marchands à la suite les uns des autres. Ce petit commis de la rue Saint-Denis, qui m'a apporté des étoffes et qui m'a fait ba-

varder!... J'ai encore trente courses à faire dans la matinée, et je ne veux pas manquer la grande revue. Voyons, ma nièce; vous savez que toute la famille, et moi surtout, nous tenons beaucoup à vous voir remariée.

LA COMTESSE.

Encore me parler de mariage!

LA MARQUISE.

Oui, ma nièce; écoutez-moi. J'ai obtenu des places pour tous nos parens.... ce sont de très bons commencemens; mais cela ne suffit pas. Il faut que mon frère, le maître des requêtes, devienne conseiller d'Etat; que son fils, le substitut, devienne avocat-général; que le chevalier soit nommé receveur; que le grand-vicaire soit nommé évêque!... Il faut une lieutenance à Ferdinand, et un mari à sa sœur! Pour que tout le monde soit casé, j'ai du crédit, c'est très bien!... mais, si nous trouvions une belle fortune, tout n'en irait que mieux et beaucoup plus vite! Je ne vois qu'un moyen, c'est que vous fassiez un riche mariage, que vous épousiez un million, deux millions!... Avec ses grands biens, votre mari pourrait nous aider, nous cautionner, nous doter; cela ne l'empêcherait pas de continuer ses spéculations et de s'enrichir encore.....

nous ne voudrions lui faire aucun tort, à ce cher homme!....

LA COMTESSE.

Comment, ma tante; avant tout, vous ne songeriez pas à la naissance?

LA MARQUISE.

Puisque maintenant on n'y tient plus! Je vous avais trouvé le comte de Montfort; il a tout mangé et il est mort!... que voulez vous faire d'un homme comme celui-là! Hier, au bal, on m'a parlé d'un parti.

LA COMTESSE.

Déjà?

LA MARQUISE.

Un monsieur dont on m'a dit beaucoup de bien! un industriel! extérieur aimable, de l'esprit, une fortune colossale acquise à.. Colombie.. en Asie.. en Afrique!... je ne sais pas où c'est!... Cette fortune vient d'être doublée par un héritage!... Il ne lui manque plus que d'être gentilhomme!... mais vous savez que le vieux duc tient en réserve une belle place pour celui que vous épouserez;.. et, avec le temps, nous y joindrons un titre!..

LA COMTESSE.

Ainsi, ma tante, c'est un inconnu....

LA MARQUISE.

Un inconnu qui peut assurer l'avenir de tous les vôtres!... Si vous l'épousez, vous ferez connaissance!... et quand même il ne vous plairait pas, eh bien! vous n'aimerez pas votre mari, mais vous aimerez votre famille! On vous parle raison.... vous ne l'entendez pas. Mais il se fait bien attendre?...

LA COMTESSE.

Qui? ce monsieur?...

LA MARQUISE.

Eh non! c'est Després qui me l'a recommandé.... qui est son ami!....

LA COMTESSE.

Ainsi, ma tante, qui chargez-vous de me quêter un mari? M. Després.... un homme....

LA MARQUISE.

Ma chère, n'en dites pas de mal; il pense bien!...

LA COMTESSE.

Il pense selon les gens devant qui il pense; ses opinions voyagent et changent comme lui de quartier en quartier. Jenny me l'a dit cent fois; chez M. Martigny, il est tout autre que chez vous.

LA MARQUISE.

Il est bon d'avoir des créatures! Il m'est tout dé-

voué, il raconte le bien que je fais, il me trouve des pauvres, il fait valoir mes fonds; enfin il m'est fort utile!...

SCÈNE II.

DESPRÉS, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Després.

LA MARQUISE.

Arrivez donc, Després; je n'aime pas à perdre mon temps, et je tiens à ce qu'on soit exact.

DESPRÉS.

Veuillez recevoir mes excuses, madame la marquise. J'ai l'honneur de présenter mes hommages à madame la comtesse..... Voici la loge que madame la marquise m'a chargé de louer.... vis-à-vis celle de la princesse.

LA MARQUISE.

Bien; elle me verra, et cela peut servir dans l'occasion. Merci, Després. Tenez, j'avais préparé.... (Elle lui donne un papier enveloppant de l'argent et un coupon.) Mais vous viendrez avec nous. Voici un coupon.

DESPRÉS.

Madame la marquise me fait trop d'honneur. (A part,

mettant le coupon dans sa poche.) J'en étais sûr. (Haut.) J'ai fait aussi les autres commissions dont Madame la marquise m'avait chargé. J'ai parlé pour vos protégés : on m'a promis deux voix à l'Académie, et deux lits aux Incurables. Madame la marquise n'est pas restée long-temps au bal?...

LA MARQUISE.

Non ; le duc était souffrant.

DESPRÉS.

Moi, je tombais de lassitude en rentrant ce matin. Malgré ses prétentions, ce cher M. Martigny ne s'entend pas beaucoup à recevoir une grande société; il m'avait prié de l'aider, et je suis accablé de fatigue. Cela ne s'est pas mal passé. Il y a bien eu un peu de cohue, tous les appartemens ont été encombrés, tout le monde n'a pas soupé, il y a eu des Cachemires perdus; deux joueurs, trop heureux, ont été pris sur le fait et priés poliment de sortir!.... Mais quand la foule a été éclaircie, de quatre à cinq heures du matin, la soirée a été charmante!... Il y manquait cependant un de ses plus beaux ornemens; nous avons tous regretté madame la comtesse de Montfort.

LA MARQUISE.

Ma nièce a été retenue par une migraine ; mais elle va très bien aujourd'hui. Je lui ai parlé de votre ami.

LA COMTESSE.

Ma tante!

LA MARQUISE.

Laissez-moi faire, ma nièce, et songez que nous ne nous engageons à rien; mais il faut voir. Comment le nommez-vous donc, ce monsieur?

DESPRÉS.

M. Desrosiers.

LA MARQUISE.

Le nom n'est pas mal.

DESPRÉS.

Je laisse de côté son immense fortune; ce n'est rien pour vous, mesdames... Je ne veux vanter que ses rares qualités : en m'adressant à madame la comtesse de Montfort, je parle à une femme qui sait apprécier les sentimens nobles, les belles actions. J'ai été témoin de plusieurs traits de mon ami Desrosiers... Il en est un surtout...

LA MARQUISE.

Racontez-nous cela bien vite.

LA COMTESSE.

Oui : quel est donc ce beau trait de votre ami?

DESPRÉS.

Pressé par nos instances, il était sur le point d'é-

pouser une jeune personne fort intéressante : il apprend qu'elle est aimée par un jeune homme sans fortune... Eh bien ! mesdames, M. Desrosiers, mon ami Desrosiers ne prend point de repos qu'il n'ait fléchi les parens et obtenu leur consentement à l'union de son rival et de celle qui lui était destinée. Je ne sais pas même s'il n'a pas fait secrètement quelques avances au jeune homme ; il ne me l'a pas dit, mais il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Eh bien ! ma nièce, qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

C'est se conduire en galant homme.

DESPRÉS.

Depuis cette généreuse rupture, nous lui avons proposé d'autres partis, un, entre autres, de cinq cent mille francs... Il a tout refusé avec obstination. Enfin, hier, en apprenant qu'un héritage venait de doubler sa fortune, il s'est écrié : Peut-être serai-je moins indigne d'elle !

LA MARQUISE.

Il a dit cela !

DESPRÉS.

Il l'a dit !

LA COMTESSE.

Comme c'est touchant!

DESPRÉS.

C'est alors qu'il m'a prié de profiter du bal pour parler avec discrétion à madame la marquise : ma discrétion, à moi, c'est de la franchise, et je n'ai pas hésité à lui servir d'interprète. Vous sentez qu'il ne pouvait guère se présenter au bal dans un moment consacré à sa douleur et à sa visite chez le notaire! d'ailleurs, il ne pense pas tout-à-fait comme le banquier Martigny; il a des opinions pures, des mœurs, de la moralité; c'est un homme de notre bord!...

LA MARQUISE.

Un homme de notre bord! Amenez-nous votre ami!

LA COMTESSE.

Un moment, ma tante.

DESPRÉS.

Il est là!

LA COMTESSE.

Comment! il est là?

DESPRÉS.

Il m'a conduit jusqu'à votre porte dans son landaw, où il m'attend.

LA MARQUISE.

Allez vite le chercher : ma nièce et moi nous sommes impatientes de le voir.

LA COMTESSE.

Moi, ma tante?

LA MARQUISE.

Oui, vous! Allez donc, mon cher Després?

DESPRÉS, sortant.

Puisque madame la marquise l'ordonne...

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

En vérité, ma tante, sans les égards que je vous dois...

LA MARQUISE.

Ce n'est pas vous qui le recevez, c'est moi!... Un homme sensible, généreux, qui a de la moralité, qui est de notre bord...qui est millionnaire!... D'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, cela n'engage à rien.

LA COMTESSE.

Ah! bien certainement.

LA MARQUISE.

Je les entends : au moins ne le recevez pas mal.

SCÈNE IV.

DESPRÉS, DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

DESPRÉS.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami Desrosiers. (Bas à Desrosiers.) L'air modeste et sentimental.

LA MARQUISE.

Il est fort bien.

DESROSIERS.

C'est dans une circonstance fort pénible pour moi, Mesdames, que j'ai l'honneur de paraître devant vous.

LA MARQUISE.

Ce crêpe lui donne un air de distinction qui lui sied à merveille!

DESROSIERS, bas à Després.

Ah! mon ami, qu'elle est belle! On voit tout de suite que c'est une comtesse!

DESPRÉS, à part.

Taisez-vous donc. (Haut.) M. Desrosiers s'est mis en

deuil, quoiqu'il y ait déjà plusieurs mois... Mais quand il y aurait dix ans... Du moment qu'on hérite...

LA MARQUISE.

C'est d'étiquette!.....

LA COMTESSE, à part.

Le pauvre homme a l'air bien gauche et bien emprunté. Au fait, je ne peux pas lui en vouloir.

LA MARQUISE.

Vous chérissiez beaucoup votre oncle, monsieur?

DESROSIERS.

Il avait aidé ma mère à soigner mon éducation : c'est à lui et à cette respectable mère que je dois les bons sentimens qui m'ont guidé dans toute ma carrière.

DESPRÉS, bas à Desrosiers.

Bien, très bien! Continuez sur ce ton-là.

DESROSIERS, de même.

Oh! je sais être hypocrite tout comme un autre! (Haut.) Ma mère était fille d'un très bon gentilhomme du Dauphiné, une D'Apremont.

LA MARQUISE.

D'Apremont! excellente famille!

DESROSIERS.

Famille de robe!

LA MARQUISE.

Il me semble que j'en ai entendu parler au vieux duc. Vous voyez, ma nièce... il est né, ce monsieur!

LA COMTESSE.

Je ne lui conteste pas sa naissance, ma tante!... je ne lui conteste rien.

DESPRÉS.

Forcé de s'expatrier par suite des circonstances, M. Desrosiers a parcouru l'Amérique méridionale, mais sans adopter les principes qui viennent de la bouleverser. (A part.) Je n'irai pas lui dire qu'il a vu Bolivar!

LA MARQUISE.

Tout ce que vient de nous apprendre M. Després, monsieur, ne peut que vous assurer des droits à notre amitié.

LA COMTESSE.

A notre estime.

DESROSIERS.

Que vous a-t-il donc appris?

DESPRÉS.

Oh! j'ai tout dit: votre conduite généreuse envers cette jeune personne qu'on voulait vous faire épouser.

DESROSIERS.

C'était un devoir.

LA MARQUISE.

Oui ; mais aller jusqu'à aider de votre bourse le jeune homme qui était votre rival !

DESROSIERS.

Moi, j'ai aidé ?

DESPRÉS.

Vous voudriez en vain le cacher... Je l'ai dit. Soutiendrez-vous que vous ne lui avez pas fait cadeau de la corbeille ?

DESROSIERS.

Tous les sacrifices que j'ai faits ne m'ont pas beaucoup coûté. Je craignais de n'avoir pas rencontré la femme qui convient à mon cœur. Je suis trop ambitieux, sans doute ; mais si ma fortune pouvait faire oublier mon peu de mérite, et surtout mon peu de naissance.....

LA COMTESSE, bas.

Eh bien ! ma tante, est-ce qu'il voudrait déjà se déclarer?

LA MARQUISE.

Desprès, je vous remercie de nous avoir fait connaître M. Desrosiers... Ah ! mon Dieu! Il est déjà tard et je devrais être au château! Le duc qui ne m'a pas envoyé sa voiture!...

DESPRÉS.

M. Desrosiers a la sienne, et si Mme la marquise daignait le permettre... Nous n'avons que le pont à traverser....

DESROSIERS.

Je serais trop flatté...

LA MARQUISE.

Allons! vous me jetterez en passant. Amélie, j'ai donné rendez-vous au petit vicomte... Dites-lui de m'attendre... je vais revenir le prendre. Quel métier que celui de la cour! Si l'on perd un moment!.. Je ne pourrai pas aller ce matin à mon bureau de charité!

DESPRÉS, à part.

Je le crois bien! elle a tant perdu hier à l'écarté.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule.

Ce Després connaît toute la terre!... Eh bien! voilà pourtant un riche qui ne regarde pas une grande dot comme la chose la plus indispensable dans un mariage... Tandis que le frère de Jenny!... M'accuser de coquet-

terie! Coquette! Ces messieurs croient avoir tout dit quand ils ont prononcé ce mot-là!... C'est l'excuse banale de tous leurs torts envers nous... Elle est coquette! comme si nous n'étions pas quelquefois forcées de l'être!... S'est-il seulement aperçu que je n'étais pas au bal! Ah! oui; malgré cette espèce de qui-vive sur lequel nous sommes l'un et l'autre, j'ai bien lu dans son ame... Mais pourquoi ne parle-t-il pas?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MARTIGNY.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Martigny.

LA COMTESSE.

J'étais sûre qu'il viendrait ce matin. Faites entrer: allons, je veux être bonne, douce, aimable, et si nous nous querellons, s'il ne s'explique pas, qu'au moins il n'y ait pas de ma faute!....

MARTIGNY.

J'accours, fort inquiet de votre santé, madame; je craignais même de n'être pas reçu.

LA COMTESSE.

Mais je me porte à merveille!

MARTIGNY.

Oserai-je, alors, demander pourquoi Mme la comtesse ne m'a pas fait l'honneur de venir à mon bal?

LA COMTESSE.

J'avais tant à me plaindre de vous!

MARTIGNY.

J'ai eu tort, sans doute; mais auriez-vous dû pousser si loin la vengeance?

LA COMTESSE.

Si ce n'avait été qu'un caprice pour vous faire remarquer mon absence?

MARTIGNY.

Un caprice! moi je n'y ai vu qu'un dédain qui m'a blessé... affligé surtout. Madame la marquise n'a pas été si fière... ou si capricieuse!...

LA COMTESSE.

Ah! ma tante va partout.

MARTIGNY.

Partout! le mot est aimable! Au fait, je dois supporter avec respect toutes vos épigrammes; et la sœur et le frère doivent se féliciter de ce que madame la

comtesse veut bien descendre de son rang et nous honorer de son amitié... de sa protection.

LA COMTESSE.

Allez-vous recommencer vos sorties contre la noblesse? Ces hommes de finance sont bien insupportables avec leur orgueil!

MARTIGNY.

Vous m'en faites apercevoir. Adieu, madame.

LA COMTESSE.

Restez donc, et écoutez-moi. A quoi bon nous piquer toujours de la sorte? Vous connaissez ma manière de voir sur ce que vous appelez mon rang; mais vous m'attaquez, il faut bien que je me défende. Oui, sans doute, il y a quelques ridicules chez les femmes titrées!... Mais je ne vois pas pourquoi, parce qu'on est banquier et qu'on a beaucoup d'argent, on se croirait autorisé à se montrer fier et hautain? Dans les prétentions des nobles, dans les prétentions des riches, je vois des deux parts, sottise et vanité! Mais tenez, laissons cela. Ma tante m'a fait une proposition ce matin. Vous n'ignorez pas que ma famille me tourmente pour que je me remarie; il est même question d'une place à la cour pour celui que je choisirais!....

MARTIGNY.

Je le sais... Et comme d'ailleurs vous êtes belle, aimable, douée de mille qualités..... Ah ! je suis bien sincère en vous parlant de la sorte... il est impossible qu'il ne se présente pas des concurrens !

LA COMTESSE.

Vous croyez !

MARTIGNY.

Vraiment! une place à la cour ! Enfin, c'est un parti que madame la marquise vous a proposé?... sans doute quelque grand seigneur ?

LA COMTESSE.

Non; c'est un homme riche, assez bizarre; il ne croit pas que tout le mérite soit dans l'opulence. Je l'ai vu.

MARTIGNY.

Vous l'avez vu ?

LA COMTESSE.

Tout à l'heure. Il s'est exprimé sur la noblesse avec respect, avec déférence.

MARTIGNY.

Eh bien, madame, qui vous arrête ? Il faut épouser ce monsieur!...

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur? (A part.) Je voulais l'engager à parler... et c'est lui qui me conseille.

MARTIGNY, à part.

Elle me demande, à moi! Je serais bien dupe de m'humilier par un aveu! D'ailleurs, si pour lui plaire il faut accepter cette place au château!...

LA COMTESSE, à part.

Il a de l'amour pour moi; mais son orgueil étouffe son amour! Je veux du moins lui cacher ma faiblesse!

MARTIGNY.

Vous sortez, madame?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Je me portais bien hier; mais je me félicite de n'avoir pas été à votre bal. Si vous m'y aviez parlé avec autant d'amertume, j'aurais été forcée de le quitter sur-le-champ!

MARTIGNY.

C'est dire que ma présence vous est insupportable, que vous ne voulez plus me voir?

LA COMTESSE.

Vous pouvez l'entendre comme il vous plaira, monsieur; ce n'est pas moi qui vous rappellerai.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MARTIGNY, *seul.*

Quelle idée avais-je donc? croire cette femme plus raisonnable que toutes celles de son rang... de sa caste? Elle est plus jolie, plus gracieuse... oh! oui; mais elle ne leur cède pas en vanité! Eh bien! qu'elle prenne ce mari proposé par sa tante... qu'elle en fasse un gentilhomme ordinaire.. ou extraordinaire!. cela m'est fort égal!.. Les voilà bien, ces nobles!... Moi qui l'aimais si tendrement!... M'accuser d'orgueil!... Ah! ils sont fiers!... Eh bien, je veux redoubler de faste, de magnificence!... je veux les écraser!... mais de loin!.. oui, de loin!... Ils entendront parler de moi, mais je ne les verrai pas; je ne veux plus en voir un seul!

(*Il va pour sortir.*)

SCÈNE VIII.

MARTIGNY, DELBOIS.

DELBOIS, *le ramenant.*

C'est vous, mon cher Martigny; je viens d'apprendre que vous étiez chez ma cousine.

MARTIGNY, à part.

Sa cousine !... Ces gens de qualité sont tous parens les uns des autres !

DELBOIS.

Je me proposais d'aller vous voir ce matin : j'ai à vous parler.

MARTIGNY.

Eh bien ! M. le vicomte, parlez ! (A part.) Encore quelque service qu'il va me demander.

DELBOIS.

Que j'ai été touché de la manière empressée et toute amicale dont vous m'avez obligé hier !... Mais il est question d'une affaire bien plus importante !... Est-ce que vous n'avez pas remarqué combien j'ai été contrarié quand vous m'avez dit que votre sœur n'épouserait qu'un homme fort riche, et surtout quand vous m'avez parlé de ce M. Desrosiers ?

MARTIGNY.

Contrarié ! vous ! M. le vicomte ?

DELBOIS.

Et combien j'ai été joyeux lorsque j'ai appris que c'était une affaire manquée ?

MARTIGNY.

Où voulez-vous en venir, M. le vicomte ?

DELBOIS.

Ne m'appelez donc pas toujours M. le vicomte... On dirait que vous me boudez!... Je n'ai pas pu vous parler au bal : vous étiez fort préoccupé, et moi j'étais tout au plaisir de danser et de causer avec votre charmante sœur. Mais, à présent, je vais m'expliquer avec une entière franchise!..... Mon cher Martigny, il s'en faut que ma fortune approche de la vôtre;... mais peut-être ce titre de vicomte, dont je suis loin de me targuer; ce grade de colonel en activité, si, comme j'ose l'espérer, on n'est point assez injuste pour m'enlever mon régiment; cet avenir que j'ai devant moi!... peut-être tout cela me donne-t-il une assez belle position dans le monde!... Et d'ailleurs, si l'on s'obstinait à me persécuter, je n'attendrais pas ma démission..... et alors j'aurais toujours mon industrie... et avec vos leçons et vos secours... je pourrais devenir... votre égal!....

MARTIGNY.

Vous, M. Alfred Delbois, banquier!....

DELBOIS.

Je ne serais pas le premier qui, par mon travail, aurais honoré et ennobli ma disgrace!..... Enfin, mon cher, vous comprenez ce que je vous demande?

MARTIGNY.

Vous auriez fait à Jenny l'honneur de songer à elle? (A part.) C'est assez présomptueux!... Je veux bien lui prêter de l'argent... Mais lui donner ma sœur!...

DELBOIS.

Mon ami, je l'aime, je l'adore...

MARTIGNY.

Vous l'adorez?

DELBOIS.

Et vous allez peut-être me taxer d'amour-propre, mais j'ose me flatter...

MARTIGNY.

Qu'elle vous adore aussi, monsieur le vicomte?

DELBOIS.

Ah! Martigny.... Mais que peut-être elle me voit avec moins d'effroi... et plus de plaisir que ce M. Desrosiers.

MARTIGNY.

Je n'ai pas de peine à le croire. (A part.) Moi que sa cousine a dédaigné, j'irais lui accorder!... (Haut.) Les femmes ont toujours aimé les gens de qualité, et ma sœur est peut-être aussi folle que les autres!....

DELBOIS.

Ah! quel ton vous prenez!

MARTIGNY.

Elles ont toutes la manie de vouloir épouser des pairs de France.... ou des fils de pair!.... C'est comme une épidémie!...... On devrait en faire de nouveaux, exprès pour les demoiselles à marier!..

DELBOIS.

Mais, en vérité, Martigny, vous me répondez avec une aigreur, un persiflage... Je ne vous reconnais pas.

MARTIGNY.

Et vous autres, messieurs, vous mettez un empressement à descendre à la Chaussée-d'Antin..... Heureusement nous ne sommes plus au temps où les marquis marchaient sur les traces des Lovelaces, des roués de la régence, et se faisaient un jeu de séduire les jeunes plébéiennes!..

DELBOIS.

Monsieur Martigny!

MARTIGNY.

Alors, parfois, de grands seigneurs voulaient bien s'abaisser jusqu'à épouser des filles ou des sœurs de financiers qui se trouvaient heureux d'obtenir leur admission dans une noble famille, en reconstruisant à grands frais quelque vieux manoir, quelque castel tombant en ruines!... Nous n'en sommes plus là, Dieu merci!....

DELBOIS.

Non.... et nous n'y reviendrons pas!... Mais nous sommes peut-être au temps où un parvenu, orgueilleux d'une opulence qu'il doit à l'industrie de son père, ou quelquefois à la sienne, se croit la seule puissance du jour, et s'oublie jusqu'à insulter ceux qui n'ont pas sa fortune!... S'il y a des nobles assez lâches pour le supporter, je vous déclare que je ne suis pas du nombre..... Contentez-vous de me désespérer en me refusant la main de votre sœur; mais n'allez pas plus loin!...

MARTIGNY.

La main de ma sœur! est-ce que vous pouvez la demander? Vous seriez blâmé par tous les vôtres... Votre père ne consentirait jamais, lui qui est tout ce qu'il y a de plus...

DELBOIS.

Monsieur Martigny... Je ne partage pas toutes les opinions de mon père, mais je les respecte!.. elles sont consciencieuses, et par cela même honorables.... Et je ne souffrirai pas qu'on ose, en ma présence...

MARTIGNY.

Consultez là-dessus la marquise d'Olmare, la comtesse de Montfort!....

DELBOIS.

Je ne prends conseil que de moi quand on m'outrage !....

MARTIGNY.

Comment ! voudriez-vous vous battre avec un homme comme moi? C'est un honneur que je m'empresserais d'accepter.

DELBOIS.

Eh bien! monsieur, avec plaisir!... Juste ciel ! avec plaisir ! Moi!..le frère de Jenny!.. Martigny, de grâce... Il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire.

MARTIGNY.

Ah ! mon cher !

DELBOIS.

Vous ne m'avez pas habitué à un pareil traitement : c'est de vous plus que de tout autre que j'ai le droit de m'en affliger!.... Mais voyons : nous sommes seuls..... Au nom de l'amitié que vous m'avez tant de fois témoignée.... au nom de celle que je vous conserve toujours.... au nom de Jenny... Mon ami, désavouons les duretés qui viennent de nous échapper... Mon ami, je vous en conjure.

MARTIGNY.

J'ai eu tort, mon cher Delbois... Je vous estime.....

Je suis loin de vous confondre... Mais réfléchissez..... (A part.) Sa cousine va en épouser un autre... (Haut.) Non... Ce que vous me demandez est impossible... Que mon refus vienne de l'orgueil que me donne ma richesse, ou qu'il vienne de l'orgueil que je suppose, non à vous, mais à vos nobles parens... Vous ne devez plus songer à ma sœur.

DELBOIS.

Mais si vous rendez justice à mes sentimens, qu'importe le suffrage des autres?

MARTIGNY.

Encore une fois, pardonnez-moi mes torts. (Il lui prend la main.) Adieu, mon ami; nous ne devons pas figurer dans vos illustres familles. Madame de Montfort est comtesse!.. vous, vous êtes vicomte!.. Ma sœur est tout simplement la modeste Jenny, fille d'un homme vénérable... Moi, je ne suis que Martigny le banquier, pauvre millionnaire, qui contribue tous les jours à la prospérité de la France... dont le nom est en honneur et en crédit dans les deux mondes!... Voici madame la comtesse; vous pouvez l'assurer que je ne l'importunerai plus de mes visites. (Il salue la comtesse. A part, en sortant.) Non, je ne la verrai plus!... (Il sort.)

SCENE IX.

DELBOIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Bonjour, Alfred ! Eh bien, M. Martigny sort au moment où je parais ?

DELBOIS.

Vous me voyez tout confondu des discours étranges qu'il vient de me tenir !

LA COMTESSE.

Contre moi, sans doute?

DELBOIS.

Contre tous, tant que nous sommes de nobles, de gentilshommes !....

LA COMTESSE.

C'est un fou gonflé de vanité; et la vanité le conduit à l'envie !

DELBOIS.

Qu'a-t-il donc tant à nous envier?

LA COMTESSE.

Laissons M. Martigny, mon cher cousin, et parlons de vous. D'abord, ma tante va venir vous prendre :

elle se flatte d'arranger votre affaire aujourd'hui même.

DELBOIS.

Ah! ma chère Amélie! j'y songe à peine, à cette affaire! Vous, ma cousine, vous, ma tendre amie, toujours si bonne pour moi, vous connaissez tous mes secrets et toutes mes espérances...

LA COMTESSE.

Eh bien?

DELBOIS.

Eh bien, je suis le plus malheureux des hommes!... il vient de me la refuser.... et d'une manière....

LA COMTESSE.

Il a perdu la tête!.... On ne pourra plus vivre avec cet homme là!.... Mais il n'est que son tuteur..... et nous trouverons le moyen.... Oui, puisqu'il est si fier, je veux qu'il enrage en voyant sa sœur vicomtesse!... Allons, mon cher Alfred, ne vous désespérez pas..... vous serez heureux! tandis que moi..... Mais ne songeons point à moi!... Laissez-vous guider aujourd'hui par ma tante, et comptez toujours sur votre cousine, sur l'amie de Jenny!...

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, DELBOIS.

LA MARQUISE.

Eh bien! le vicomte est-il arrivé? Bon! le voilà!.. Il y avait beaucoup de monde à la revue; j'étais très bien placée.... un petit entre-sol, chez une des femmes de la duchesse! Ma chère, j'ai eu raison de prendre la voiture de M. Desrosiers; ses chevaux brûlent le pavé, et son cocher est d'une adresse!.. Je suis entrée avant la vieille baronne!....

DELBOIS.

M. Desrosiers!

LA MARQUISE.

Il m'a demandé la permission de revenir; je lui ai dit que vous le recevriez.

LA COMTESSE.

Mais, ma tante!...

DELBOIS.

Le voilà ici, maintenant! vous connaissez M. Desrosiers?

LA MARQUISE.

Oui, je vous raconterai cela... Mais, avant de partir,

je ne suis pas fâchée de vous gronder, et devant ma nièce!... Monsieur mon cousin! Qu'est-ce que c'est?.. Vous vous faites de vilaines affaires, vous, le vicomte Delbois?

DELBOIS.

Permettez-moi, madame la marquise....

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu! moi, je ne suis pas intolérante avec les gens de mon parti. Autant j'ai de sévérité pour les autres, autant j'ai d'indulgence pour les nôtres qui ne sont qu'égarés; mais au moins je veux les rallier!... et je vous rallierai!....

LA COMTESSE.

Il me semble, ma tante, que M. Delbois s'est conduit.....

LA MARQUISE.

Permettez, ma nièce! vous n'entendez rien aux affaires de service!..... Vous savez plaire, vous savez charmer... plaisez, charmez, vous vous en acquitterez toujours à merveille; mais laissez-moi rappeler ce jeune homme à ses devoirs!....

DELBOIS.

On ne peut cependant pas me faire un crime d'avoir soutenu mes droits?

LA MARQUISE.

Ah! ce n'est pas sur le fait qui s'est passé qu'on vous cherche querelle!... Et quant à moi, je vous approuve, parce que vous étiez là comme chef de corps!..... Ah! si l'ordre était venu du lieutenant-général commandant la division! je vous donnerais tort, parce que je veux de la subordination !... J'étais bien petite alors; mais je n'oublierai jamais ce que j'ai entendu dire à notre grand-père à tous (montrant un portrait) que voilà, et qui était Mestre de camp de cavalerie dans le bon temps!.. « Il faut de la discipline entre les militaires;... mais le militaire ne doit pas se laisser commander par le bourgeois!... il lui donne des ordres, et n'en reçoit pas!... il n'en reçoit que du Roi!... » Mon grand-père était à cheval sur la discipline; il n'a jamais voulu obéir à personne!... Ce que je vous reproche, c'est votre légèreté de principes; mais je vous tancerai devant le vieux duc qui nous attend !...

LA COMTESSE.

Allez, mon ami! il est si important de ne pas perdre votre état!...

DELBOIS, à part.

Que ne ferais-je pas pour obtenir la main de Jenny?

nion!... Ah si les hommes voulaient ne pas oublier le collége!...

JENNY.

Bonne Amélie! tu ne sais pas? nous venons te rendre un grand service.

GEORGETTE.

T'empêcher de te marier!

LA COMTESSE.

Tu appelles cela un service?

GEORGETTE.

De te marier... avec M. Desrosiers!

LA COMTESSE.

M. Desrosiers! et comment savez-vous?

JENNY.

Il faut te dire d'abord, quelle va épouser M. Gustave, le premier commis de son père.

GEORGETTE.

Un jeune homme charmant! qui m'aime beaucoup!

JENNY.

Et quelle aime aussi!

GEORGETTE.

Ce matin, Gustave est venu ici apporter des étoffes chez ta tante; il est très fin, Gustave, il a de l'esprit; et comme il paraît que la marquise d'Olmare est un

peu indiscrète, il a appris qu'aujourd'hui même on devait te présenter M. Desrosiers.

LA COMTESSE.

C'est vrai !

GEORGETTE.

Tu vois donc bien! Gustave est accouru bien vite me conter tout ce qu'il savait... aussitôt j'ai été trouver Jenny...

JENNY.

Et nous venons toutes les deux pour te dire que ce M. Desrosiers ne te convient pas du tout!

LA COMTESSE.

Je le sais... je l'ai vu!.. mais comment le connaissez-vous?

GEORGETTE.

Imagine-toi qu'hier, tout était décidé entre lui et mes parens pour son mariage avec moi.

LA COMTESSE.

Eh quoi ! tu serais cette jeune personne avec laquelle il a rompu par délicatesse?

GEORGETTE.

Délicatesse qui lui est survenue avec une nouvelle fortune !...

JENNY.

Et le soir même, il est venu se proproser à mon frère !...

GEORGETTE.

Parce que Jenny a une plus belle dot que moi !

JENNY.

D'abord il s'est montré fort avide ; mais lorsqu'il s'est vu maître d'un grand héritage...

LA COMTESSE.

Je comprends ! l'ambition a succédé à l'avidité... et c'est moi !...... Ah ! M. Desrosiers !..... Mes bonnes amies, que je vous sais gré de votre démarche !... Tu vas donc épouser celui que tu aimes, ma petite Georgette? et toi Jenny ?

JENNY.

Moi ?

LA COMTESSE.

Si je te proposais un mari? un de mes parens ?

GEORGETTE.

Le vicomte Delbois ?...

LA COMTESSE.

Il t'aime !

GEORGETTE.

Et il est aimé.

JENNY.

Tais-toi donc!

GEORGETTE.

Ne me l'as-tu pas avoué? Pourquoi t'en cacherais-tu devant elle?

JENNY.

Mon frère ne consentira jamais!.. à moins, cependant... oui... il y aurait un moyen que j'ai deviné et que j'ai confié à Georgette.

LA COMTESSE.

Lequel?

GEORGETTE.

Ce serait, toi-même, d'épouser le frère de Jenny?

JENNY.

Il a de l'amour pour toi.

LA COMTESSE.

M. Martigny! dis plutôt de la haine!

JENNY.

On dit que cela se ressemble beaucoup!....

LA COMTESSE.

Il vient de jurer qu'il ne remettrait plus les pieds chez moi.

JENNY.

C'est comme M. Delbois qui avait dit qu'il ne viendrait pas au bal!... il est arrivé le premier!

GEORGETTE.

C'est comme Gustave quand il me boudait !...

LA COMTESSE.

Ils se ressemblent tous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Desrosiers.

LA COMTESSE.

Encore ! je ne veux pas le recevoir.

GEORGETTE.

Pourquoi donc cela ? Ce pauvre cher homme, il n'y aurait pas de mal à le plaisanter ! Reçois-le seule d'abord, et Jenny et moi pour un moment !...

(Elle va avec Jenny vers la porte à gauche.)

LA COMTESSE.

Georgette a raison !... faites entrer.



SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DESROSIERS, JENNY, GEORGETTE.

LA COMTESSE.

C'est encore vous, Monsieur?

DESROSIERS.

Veuillez me pardonner, madame la Comtesse. Madame la marquise m'a fait promettre de la tenir au courant des affaires de la succession, et j'accours pour lui dire qu'il ne s'élève aucune difficulté... et que par conséquent tout est à moi!

LA COMTESSE.

Je vous en félicite, Monsieur; mais parlez-moi donc du désintéressement que vous avez montré en renonçant à cette jeune personne que vous deviez épouser?

DESROSIERS.

Ah! Madame, pourquoi tant vanter une action toute simple?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas pour vous vanter que je vous en parle? N'est-ce pas hier que vous avez été... si magnanime?

DESROSIERS.

Qui a pu vous dire?...

GEORGETTE.

C'est moi, Monsieur.

DESROSIERS.

La petite de la rue Saint-Denis?

JENNY.

Et moi, Monsieur?

DESROSIERS.

La demoiselle de la Chaussée-d'Antin! Madame... mesdemoiselles,... enchanté de voir réunies...

LA COMTESSE.

Trois amies d'enfance qui ne se sont rien caché.

DESROSIERS.

Mesdames, j'ai bien l'honneur... (Il va pour sortir.)

SCÈNE XIV.

DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, JENNY, DELBOIS, GEORGETTE.

LA MARQUISE.

Victoire! Victoire! Ah c'est vous, monsieur Desrosiers! (Le ramenant.) Mais restez donc! Victoire! ma chère

il est toujours colonel ! J'ai enlevé le régiment d'assaut !..... Eh bien ! monsieur Desrosiers, où en est la succession ?

DESROSIERS.

Madame la marquise, permettez que je me retire...

LA MARQUISE.

Et où va-t-il donc ?

SCÈNE XV.

DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, MARTIGNY, JENNY, DELBOIS, GEORGETTE.

MARTIGNY, ramenant Desrosiers.

Vous ici, M. Desrosiers ? Est-ce que ce serait à vous qu'on aurait songé pour madame la comtesse ?

JENNY.

Quand je te disais qu'il reviendrait.

LA COMTESSE.

Vous voilà déjà, Monsieur ?

MARTIGNY.

Oui, Madame, je viens exprès pour réparer bien des torts... et je ne suis pas fâché de rencontrer Jenny...

et même, M. Desrosiers!.. Mon cher vicomte! Moi qui suis fier, moi qui tiens à user de mon autorité, j'ordonne à ma sœur de vous épouser!

DELBOIS.

Ah! mon ami, mon cher Martigny!.. Mademoiselle?..

JENNY.

Monsieur! je n'ai jamais désobéi à mon frère.

LA MARQUISE.

Petit cousin, vous ne m'aviez pas dit cela! Allons, elle n'est pas noble;...... mais elle est bien jolie!

DESROSIERS.

Je vois que ma présence...

LA MARQUISE.

Un moment, M. Desrosiers.

GEORGETTE.

En voilà déjà la moitié.

MARTIGNY.

Comment! la moitié?

JENNY.

Oui : la moitié des mariages que nous venons d'arranger nous-mêmes!.. Sois franc, mon frère!.. tu crains qu'elle ne te trouve pas assez noble! elle craint que tu ne la trouves pas assez riche!.... Je lui ai révélé ton amour pour elle.

GEORGETTE.

Elle nous a avoué qu'elle y répondait.

MARTIGNY.

Ah ! Madame, voudriez-vous démentir ?....

LA COMTESSE, *lui donnant la main.*

Je veux que nous n'ayons de fierté ni l'un ni l'autre !.. Ma tante ! vous vouliez me marier à un homme riche ? vous devez être contente ?

LA MARQUISE.

Contente !.... Ah ! monsieur Martigny donne de bien beaux bals !

DESROSIERS.

Mesdames, je suis touché du bonheur universel !... je ne veux pas être importun ! .. *(A part, en sortant.)* Au moins, personne ne peut plus me retenir !...

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

DESPRÉS, DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, MARTIGNY, JENNY, DELBOIS, GEORGETTE.

DESPRÉS, *ramenant Desrosiers.*

Eh bien ! où allez-vous donc, mon cher ami ?

DESROSIERS.

Où je vais? Tenez, voyez-les toutes les trois.

DESPRÉS.

Ah! ah!

DESROSIERS.

Monsieur épouse Mademoiselle!... Monsieur épouse Madame! et après m'être promené de mariage en mariage, je reste garçon... à moins que...

DESPRÉS.

Ma foi! je ne vois plus que le Marais!... quelque vieille douairière!

DESROSIERS.

Je ne veux pas rétrograder!...

DESPRÉS.

Puisque vous voulez toujours monter plus haut..... Eh bien, qu'il vous arrive encore deux vaisseaux ou un héritage, je tâcherai de vous trouver une princesse! M. Martigny, que j'ai d'excuses à vous faire! Si j'avais su!...

MARTIGNY.

Ah! nous ne vous en voulons pas!.... ni à vous, M. Desrosiers!...

JENNY.

Au contraire! nous sommes tous prêts à vous remercier.

GEORGETTE.

C'est à vous que nous devons l'union du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin.

LA COMTESSE.

Et de la rue Saint-Denis.

DELBOIS.

Cette union sera durable!... Plus d'orgueil!... plus de haines!... plus de rivalités!... Ne sommes-nous pas tous de la même famille?...

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.